N°100
PRINTEMPS / ÉTÉ 2020

CULTURE CORÉENNE

한국문화

Photo couverture :

Séoul, illumination nocturne du majestueux pavillon Geunjeong-jeon du palais royal Gyeongbok.
© CJ Nattanai

Directeur de la publication

JOHN Hae Oung

Comité de rédaction

Rédacteur en chef : Georges ARSENIJEVIC

JEONG Eun Jin, RYU Hye-in, WOO Ji-young

Ont participé à ce numéro

Jean-Noël JUTTET, Pierre CAMBON, Régis ABERBACHE, Philippe LI, Jacques BATILLIOT, Georges ARSENIJEVIC, Thibaud JOSSET

Conception graphique

YOO Ga-young

Culture Coréenne est une publication du Centre Culturel Coréen

20 rue La Boétie, 75008 Paris

Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15

Tous les anciens numéros de notre revue sont consultables sur revue.coree-culture.org

SOMMAIRE

02 Éditorial

DOSSIER SPÉCIAL / Les palais royaux coréens

03 Les palais royaux de Corée
10 La vie au palais sous la Corée Joseon
16 Animations culturelles et festives dans les palais de Séoul

LA CORÉE ET LES CORÉENS

22 La Corée et la France au révélateur du coronavirus
26 Les montagnes, écrin de Séoul

ACTUALITÉ CULTURELLE

30 100e numéro de notre revue Culture Coréenne !

INTERVIEW

34 Entrevue avec Éric Lefebvre, directeur du musée Cernuschi

NOUVEAUTÉS

37 Livres à découvrir

ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

J'espère de tout cœur que cette crise sanitaire particulièrement aigüe, qui est en train de s'achever en Corée et d'être jugulée en France, ne vous a pas directement touchés, et qu'elle n'a impacté aucun de vos proches.

Dans un contexte inédit marqué par une grande incertitude, notre Centre, comme d'ailleurs tous les organismes et institutions culturelles français, a dû annuler tous ses événements prévus et fermer ses portes au public. À l'heure où j'écris ces lignes, nous avons prévu de reprendre progressivement nos activités à partir du 29 juillet, cette reprise étant, vous le comprendrez, conditionnée par l'évolution de la situation sanitaire en cours (merci à ce sujet, avant de nous rendre visite, de consulter notre site internet).

Mais le sommaire de ce numéro avait heureusement été établi avant le confinement et celui-ci ne nous a, de ce fait, pas empêchés d'y travailler, avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il s'agit de notre N° 100 ! Un 100e numéro donc, qui marque dans la vie de notre revue une étape hautement symbolique qu'il eût été dommage de manquer et qui se devait d'être à la hauteur, à la fois raffiné, festif et riche en contenu.

Le dossier spécial de ce numéro, intitulé « Les palais royaux coréens », me paraît tout à fait aller dans ce sens et apporter par ces temps de crise sanitaire une véritable bouffée de fraîcheur et d'élégance.

Dans le premier texte de ce dossier, Jean-Noël Juttet nous propose une belle présentation assez exhaustive et largement illustrée des majestueux palais royaux de Séoul, en évoquant aussi leur histoire et les modifications architecturales qu'ils ont subies au fil des siècles et du destin mouvementé du pays. Dans le deuxième article, Pierre Cambon nous raconte, lui, en s'appuyant sur d'anciens documents historiques, la vie au palais à l'époque Joseon, avec ses us et coutumes et ses usages qui présentaient à bien des égards, pour les visiteurs occidentaux, des aspects étonnants… Enfin, dans le troisième article de ce dossier, Régis Aberbache nous présente un tour d'horizon des animations culturelles et festives qui se déroulent régulièrement dans les palais royaux de Séoul et contribuent à ce que ces lieux historiques ne restent pas figés dans le passé mais soient des espaces de culture foisonnants et ouverts, pour le plus grand bonheur des touristes étrangers et coréens.

Dans notre rubrique « La Corée et les Coréens », le premier article intitulé « La Corée et la France au révélateur du coronavirus » nous a été « dicté » par l'actualité. L'auteur, Philippe Li, avocat au Barreau de Paris, complètement biculturel et vivant entre Séoul et Paris, y porte un regard comparatif sur les méthodes française et coréenne qui ont été mises en œuvre pour contenir le coronavirus. En nous montrant avec brio que la manière de lutter contre celui-ci est le reflet des différences qui existent dans nos comportements, attitudes et modes de fonctionnement respectifs. Pour ce qui est du second article de cette rubrique, Jacques Batilliot nous permet lui de mieux appréhender l'importance de la montagne dans l'agglomération de Séoul, mais aussi dans le cœur des Coréens qui adorent gravir le week-end les nombreux petits sommets de la capitale d'où l'on peut jouir de magnifiques vues sur la ville.

Quant à la rubrique « Actualité culturelle », notre conseiller Georges Arsenijevic y relate, à l'occasion de la parution de ce N°100, l'histoire de notre revue depuis sa création et y dresse un bilan de ces cent premiers numéros qui nous ont permis de constituer, au fil des années, un fonds de quelque 1000 articles abordant de multiples facettes de la culture coréenne.

Enfin, le musée Cernuschi, qui s'est ces dernières années beaucoup ouvert à l'art coréen (en particulier contemporain), a inauguré en mars 2020 une nouvelle salle de peinture coréenne et cet événement symboliquement important nous a donné envie de poser quelques questions à son directeur, afin qu'il nous apporte un éclairage sur cette évolution plutôt réjouissante.

Nous espérons vivement que ce N° 100 de « Culture Coréenne » vous séduira et que les sujets que nous avons choisi d'aborder dans ce nouvel opus retiendront votre attention.

Avec mes salutations les plus cordiales et tous mes vœux de bonne santé.

JOHN Hae Oung
Directeur du Centre Culturel Coréen

NDLR : Depuis ses débuts, « Culture Coréenne », qui a pour vocation de faire mieux connaître en France la Corée et sa culture, s'attache à l'expression de la diversité des regards et opinions. C'est ainsi que nous publions aussi dans nos colonnes, afin que notre revue demeure un espace de liberté et de dialogue, des articles dont la teneur ne correspond pas toujours à notre sensibilité éditoriale et à nos points de vue.

Les palais royaux de Corée

Geunjeong-jeon, pavillon abritant la salle du trône du palais Gyeongbok de Séoul. © ONTC

Par Jean-Noël JUTTET*

Toutes les dynasties qui ont régné sur la Corée ont construit des palais (à Gyeongju, à Pyongyang, à Gaeseong), mais ils ont tous disparu à l'exception de ceux de la dynastie Joseon, fondée à Hanyang, ancien nom de Séoul, en 1392 par le roi Taejo. Ses successeurs ont régné dans ces palais pendant plus de cinq siècles, jusqu'en 1910. Séoul peut donc s'enorgueillir de cet héritage royal qui a survécu en partie aux aléas de l'histoire de Corée et largement retrouvé son lustre d'antan grâce à un savoir-faire qui s'est transmis de génération en génération. Ce qui fait le principal intérêt de ces palais, c'est, outre la charge d'histoire dont ils sont l'expression, leur singulière beauté.

On a pris l'habitude de dire qu'ils sont cinq, comme les doigts de la main, habitude trompeuse : il est plus juste de dire qu'il y a en réalité un palais principal, le Gyeongbok-gung, et des annexes, résidences de secours (le Changdeok-gung et le Changgyeong-gung) où le roi et la Cour se sont repliés quand le palais principal avait brûlé, et des demeures mises à la disposition de princes ou de roi déchus. Ils sont tous situés dans un périmètre restreint du nord de Séoul, au cœur d'une cité jadis entourée de remparts, au pied du mont Baegak, lieu identifié comme idéal par les géomanciens, ce que ne démentiront ni les Japonais qui installèrent leur gouvernement colonial à l'extrémité sud du palais Gyeongbok, ni la présidence de la République qui prit demeure, dans la Maison Bleue, sur les premières pentes du Baegak au nord de ce même palais. D'une importance diverse en termes d'étendue ou de magnificence, ils constituent un ensemble architectural unique témoignant des fastes de la Cour, chacun d'eux offrant au visiteur un havre de silence et de calme dans une ville trépidante de modernité tapageuse.

En haut, Gwanghwa-mun, porte principale du palais Gyeongbok. © Raker
En bas, la majestueuse salle du trône du palais. © Aberu.Go

Le Gyeongbok-gung, le plus ancien et le plus vaste des palais royaux, n'a été occupé que par intervalles. Construit en 1395, rasé deux siècles plus tard pendant les invasions japonaises de Toyotomi Hideyoshi (1592-1598), il n'a été reconstruit qu'en 1865-68 par le Daeweongun (régent, père du roi Gojong) et de nouveau abandonné après l'assassinat de la reine Min par les Japonais (1895), prélude à la fin de la vieille dynastie. Il n'en demeure pas moins le site le plus représentatif et, partant, le plus visité aujourd'hui.

Ceint d'un haut mur de pierres carrées, il ordonne une imposante succession de pavillons dans une parfaite symétrie sur un axe sud-nord, sur le modèle de la Cité interdite à Pékin. Le visiteur est invité à suivre l'itinéraire de la procession des ambassadeurs d'antan venus rencontrer le monarque : il accède à une première cour dallée par Gwanghwa-mun, porte monumentale à trois arches et deux étages qui a été démontée récemment pour retrouver sa place originelle après qu'en 1995 eut été démoli le Capitole, que le gouvernement impérial japonais n'avait pas placé là par hasard. Une deuxième porte à deux étages elle aussi, Geunjeong-mun, lui permet de déboucher sur la vaste cour où se dresse, sur une double terrasse de pierre, le Geunjeong-jeon, la très imposante salle du trône. Il s'avance sur la voie royale entre une haie de ministres et de hauts fonctionnaires qu'il lui faut imaginer postés devant des bornes de pierre indiquant leur fonction.

Lorsque, depuis la terrasse, il lève les yeux sur les avant-toits, il découvre cette belle courbe, souple et élégante, emblématique de l'architecture coréenne, qu'on ne retrouve, dans ce tracé, ni en Chine ni au Japon. Elle est la résultante d'un alignement de solives qui sont toutes légèrement décalées les unes par rapport aux autres, chef-d'œuvre de rigueur technicienne. Un entrelacs de consoles sculptées posées perpendiculairement les unes sur les autres permet d'élever le toit à une grande hauteur, qu'on mesure mieux de l'intérieur.

La salle surprend par ses dimensions verticales (où a-t-on trouvé en Corée des arbres assez grands pour donner ces immenses piliers d'un seul tenant ?) et par le bel ordonnancement de sa symétrie, qui suppose un savoir-faire exceptionnel des architectes et des charpentiers. Autre surprise, dans cet espace cérémonieux, le trône, bien que haussé sur une estrade et dominé par un baldaquin ouvragé volumineux, apparaît tout petit. Le roi ne tenait-il donc sa grandeur que de l'écrin au sein duquel il s'exposait ? L'écrin est vide aujourd'hui, mais à lui seul il dit les fastes des cérémonies d'antan, auxquels le visiteur, qui aura en mémoire les reconstitutions historiques vues à la télévision, suppléera en imaginant la foule des courtisans, l'éclat des costumes et les mélopées de la musique royale.

Curieusement, cette impression de raideur cérémonieuse est beaucoup moins pesante ici qu'à la Cité interdite. Cela tient, bien sûr, aux dimensions de la salle du trône, plus modestes qu'à Pékin, mais aussi à la joie de toutes ces couleurs éclatantes qui dansent sur les consoles et, sans doute, à ce joli paravent déployé derrière le trône, dont les motifs si coréens représentent, dans le style ingénu des dessins d'enfants, cinq montagnes avec des rochers, des pins, de l'herbe d'éternité, et, tout ensemble, le soleil et la lune – peinture qui, sauf erreur, n'a pas d'équivalent en Chine. Cette tonalité aimable, qui adoucit le caractère pompeux du lieu, on la retrouve dans le plafond à caissons, au milieu duquel virevoltent, deux dragons coréens – on nous dit que les dragons coréens sont plus vifs que leurs homologues chinois, ce dont nul ne doute. Moins vifs et surtout plus bonasses nous avaient apparu, à l'extérieur, tous ces animaux fabuleux sculptés dans le marbre des balustrades : ils ont beau vouloir paraître redoutables, ils ont des airs bonhommes qui invitent plutôt à la caresse. Il en est de même des *haetae* qui, de part et d'autre de la porte principale, censés protéger le palais des incendies, ont failli à leur mission.

> *« La salle du trône du palais Gyeongbok témoigne du savoir-faire exceptionnel des architectes et des charpentiers de Joseon. »*

Au-delà de la salle du trône, en poursuivant en direction du nord, le visiteur pénètre dans un dédale de cours, de galeries couvertes et de pavillons dont il serait peu utile de donner ici les noms : il s'agit des cabinets de travail du roi, de ses appartements, de ceux de la reine. La grandeur des pavillons se mesure en nombre de travées, c'est-à-dire d'espaces délimités par les piliers porteurs du toit. Quant au toit des appartements royaux, il présente une particularité : il ne comporte pas de bande faîtière de mortier comme c'est le cas partout ailleurs, car celle-ci est un dragon, et le roi, dragon lui-même, ne saurait tolérer la présence d'un rival au-dessus de sa tête.

Cet ensemble, largement reconstruit et réaménagé, ne donne qu'une petite idée de ce qu'était le palais de son vivant, quand y demeuraient le roi et la Cour : une multitude de pavillons reliés par des galeries couvrait tout l'espace jusqu'aux murs d'enceinte. La restauration actuelle, pour ambitieuse et réussie qu'elle soit, ne donne à voir qu'un échantillon de ce que les cartes des archives ont consigné. Peu importe : ce qui est donné à voir est d'une richesse qui dépasse de beaucoup la capacité d'attention du visiteur venu consacrer deux ou trois heures au Gyeongbok-gung. Il lui sera même loisible de faire des choix. Il pourra, par exemple passer vite devant le trop grand, trop carré Gyeonghoe, lequel tire son charme surtout des reflets des saules dans l'eau du bassin au-dessus duquel il se dresse. On peut aussi tourner le dos au musée folklorique dont la haute pagode de tuiles vernissées vient un peu gâter l'homogénéité esthétique de l'ensemble du site.

En revanche, qu'il n'oublie pas de s'attarder devant les belles cheminées de briques qui, derrière le Gyotae-jeon, évacuaient les fumées de l'*ondol* chauffant les appartements de la reine ; ni devant le fort beau mur de briques, tout près de là, décoré de motifs floraux en terre cuite dont le dessin n'est pas sans rappeler la manière d'occuper l'espace dans l'art roman.

Plus au nord, le Hyangwon, curieux pavillon hexagonal à deux étages, retient le regard. Celui-là n'a rien de coréen, il est vaguement chinois et un peu n'importe quoi. Mais c'est peut-être justement pour cela qu'il retient le regard, là, au centre d'un îlot, relié au reste du monde par une passerelle impraticable ; il est en quelque sorte un ailleurs, une fantaisie, un trait d'humour.

Le plus séduisant des palais, le Changdeok-gung (ou palais de l'Est) est inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1997. À la différence du Gyeongbok-gung – organisé sur un plan géométrique – , les pavillons, ici, ont été disposés de façon moins rigide, en tenant compte des contraintes du relief. D'où cette impression de plus grande intimité, de présence amicale de la nature, à laquelle contribuent le nombre plus restreint de pavillons et l'écrin que constitue le magnifique Huwon, le Jardin secret.

Ce palais secondaire a été construit en 1404 par Taejong, le troisième roi de la dynastie Joseon, qui régna de 1400 à 1418. Il a voulu, ce faisant, situer la Cour plus au centre de la ville, plus près du quartier administratif et commercial de Jongno. Le palais a brûlé lors de l'invasion japonaise de 1592, en même temps que le Gyeongbok-gung, mais il a été reconstruit en premier, et a été préféré au palais principal par plusieurs monarques. C'est là qu'a vécu Sunjong (1874-1926, règne 1907-1910), le dernier roi de la dynastie, qui, en homme moderne, a fait installer l'éclairage électrique qu'on voit dans la salle du trône.

À la différence de la porte du Gyeongbok-gung qui s'élève sur un mur de granit, Donhwa-mun, la porte principale du Changdeok-gung, repose sur un simple soubassement de pierre. Elle est pourtant plus grande que son aînée, malgré l'apparence, et surtout la plus ancienne de Corée, n'ayant subi que peu d'altérations depuis sa reconstruction en 1609. On est loin de se douter, depuis la rue, des dimensions imposantes de la salle à l'étage : c'est là, sous l'empilement coloré des consoles, que le roi Sukjong aimait à donner des banquets au plus près de la ville.

On gagne l'intérieur du palais en franchissant une modeste rivière aménagée, sur un pont de pierre vieux de six cents ans. À l'endroit où convergent les deux arches veillent d'un côté une tortue, de l'autre un *nati*, animal fabuleux, qui tous deux ont la lourde responsabilité d'écarter les mauvais esprits qui oseraient s'infiltrer dans le palais. Ils ont été aujourd'hui démis de leur fonction au profit de gardiens en chair et en os postés sous Donhwa-mun et chargés de vérifier que les visiteurs sont bien munis d'un ticket d'entrée.

Palais Changdeok : la porte Donhwa-mun. © ONTC

Changdeok-gung : le jardin secret Huwon et ses pavillons Buyong-jeong et Juhamnu (à droite). © ONTC

> *Les pavillons du palais royal Changdeok ont été disposés de façon moins rigide, en tenant compte des contraintes du relief.*

Après avoir franchi une deuxième porte, on débouche sur une vaste cour où avaient lieu les cérémonies d'intronisation, puis, à gauche, une troisième qui donne accès à la cour où se dresse la salle du trône (Injeong). Des bornes marquent, là aussi, la place où devaient se tenir les fonctionnaires et les militaires lors des audiences royales. Plus modeste que son homologue du palais principal, le pavillon est posé sur une terrasse de pierre, ici sans balustrade. À l'intérieur, même déluge de couleurs vives dominé par le rouge et le vert, même paravent aux cinq montagnes, mais au plafond des phénix ont remplacé les dragons, avec en plus des lampes électriques et des vitres aux fenêtres, voulues par le dernier roi.

Au-delà de la salle du trône, on trouve le cabinet de travail du roi puis ses appartements et ceux de la reine avec une cuisine aménagée à l'occidentale, puis, à bonne distance, le Nakseonjae, très beau complexe de bâtiments ou logeaient les concubines royales.

Un bon nombre de ces pavillons sont de construction récente. Le matériau dont ils sont faits, le bois, a toujours eu pour ennemis le temps et le feu. Et pour alliés, le savoir-faire des charpentiers coréens, transmis de génération en génération par la simple nécessité de l'entretien régulier et de la restauration, celle aussi de la reconstruction après le passage des troupes ennemies. Ce qui nous permet de relativiser la notion d'authenticité, à nous qui, en Occident, prisonniers d'une vision romantique du passé, vénérons un peu maladivement les ruines. Aussi peut-on dire que ces pavillons, souvent déplacés ou refaits à neuf, sont en même temps modernes et authentiques. Un héritage de bois nécessite un entretien constant. Ne boudons donc pas notre plaisir à errer et rêver dans ces lieux si différents de ceux de notre modernité, d'autant qu'ils nous conduisent au Jardin secret (Huwon).

C'est là que se trouve la bibliothèque royale où étaient conservés quelque dix mille ouvrages, dédiée à la lecture, à l'écriture, à la discussion. Elle domine un bassin carré (Buyong) qui, avec son îlot rond en son centre, symbolise l'univers. Un étrange et ravissant pavillon, pur exercice de virtuosité architecturale, prend appui sur la berge et plonge deux pieds dans l'eau, célébrant la communion entre les deux éléments. Tout près, sur une terrasse de pierre, se tient le Yeonghwa-dang, lieu fameux où se passaient, au printemps, les concours d'accès à la fonction publique. Il n'est guère de texte de la littérature coréenne classique qui n'évoque ce lieu. Yi Mongnyong, l'amoureux de Chunhyang, y est venu chercher sa qualification de haut fonctionnaire. Le concours, présidé par le roi, consistait en des épreuves de calligraphie, c'est-à-dire de composition de poèmes, sur un thème imposé. Ainsi fonctionnait l'ENA de la dynastie Joseon. Imaginons nos énarques invités à composer un sonnet !

Ce parc idyllique qui se déploie sous de grands arbres à flanc de montagne, agrémenté de kiosques originaux, était pour la famille royale un lieu pour apprendre, lire au bord d'un bassin ou d'un ruisseau, rêvasser en écoutant le chant des oiseaux et le murmure de la brise dans les branches. Son charme demeure le même pour nous. Plus justement, « demeurerait »... si nous pouvions nous égailler librement dans les allées, traînailler à notre guise, nous asseoir ici, revenir en arrière pour revoir tel pavillon sous un autre angle... Mais cette liberté, qui nous est octroyée dans tous les parcs du monde, nous est déniée dans le Jardin secret. Le Changdeok-gung et son parc ne peuvent se visiter qu'à des heures fixes, en groupes compacts où nous sommes condamnés à subir les commentaires couinés par une guide dans son haut-parleur portatif, à tourner la tête tous en même temps dans la direction que pointe son doigt, et à évacuer les lieux tous ensemble, poussés par des surveillants inflexibles qui veillent à ce que personne ne s'écarte. (La crise du coronavirus a mis provisoirement un terme à cette contrainte en interdisant les réunions en groupe : on peut aujourd'hui – avril 2020 – circuler librement dans l'enceinte du palais.)

Salle principale du sanctuaire confucéen Jongmyo. © FenlioQ

Une consolation (une récompense !) nous est offerte par la vue panoramique que nous apercevons par-dessus le mur d'enceinte en prenant un peu de distance dans une rue adjacente. Ces toits tranquilles où marchent des lutins dessinent une mer de vagues, lourdes et souples à la fois.

Au Changgyeong-gung voisin, le visiteur peut se promener librement. Ce palais secondaire fut utilisé par Taejo, le fondateur de la dynastie Joseon, en attendant que la construction du Gyeongbok-gung soit achevée. Par la suite, souvent transformé, il a servi de résidence à des rois détrônés et à des reines veuves. On y trouve la même organisation de l'espace que dans les deux autres palais, orientée cette fois sur un axe est-ouest, avec une première porte principale, une deuxième porte et une cour dominée par une salle du trône plus modeste, sans étage. Dans les années 1910, le colonisateur japonais a transformé ce palais en un parc ouvert au public, où il a installé un zoo – aujourd'hui disparu –, construit une serre – qui demeure – où poussent des essences exotiques et de belles orchidées, et planté des cerisiers.

Par le passé, le Changgyeong-gung, le Changdeok-gung et Jongmyo formaient un seul et vaste ensemble (Jongmyo n'est pas un palais, mais un sanctuaire confucéen inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial de l'Unesco, où sont abritées les tablettes funéraires des rois défunts de Joseon ; le rite funéraire, avec sa musique, est parvenu jusqu'à nous : il est célébré chaque année le premier dimanche de mai.)

Un ancien maire de Séoul a voulu ressouder ce vaste ensemble en remplaçant la rue qui séparait le palais Changdeok du sanctuaire par un tunnel, en voie d'achèvement. Or cette rue, bordée de part et d'autre de murs à l'ancienne couverts de tuiles, était sans doute la plus belle de Séoul. J'ai assisté, la mort dans l'âme, à l'abattage des soixante-dix-huit platanes centenaires qui l'ombrageaient. Cette volonté moderne de retrouver un état antérieur permet d'espérer que, dans quelques décennies, on voudra retrouver cette belle rue bordée de platanes.

Le palais Gyeonghui, résidence royale située plus à l'ouest au pied du mont Inwang, a beaucoup souffert au cours de la période moderne. Des portes, des pavillons, des matériaux ont été transportés vers d'autres sites pour laisser place à une école et à la Régie des tabacs. Ces constructions parasites ont aujourd'hui été évacuées.

Le pavillon Seogeo-dang du palais Deoksu. © Chintung Lee

De modestes dimensions et confiné dans le tissu urbain à proximité de l'Hôtel de Ville, le palais Deoksu garde le souvenir des derniers moments de la dynastie. Le roi Gojong, fuyant le Gyeongbok-gung après l'assassinat de la reine Min, s'y est réfugié pour se rapprocher de la légation russe. C'est là qu'en 1897, il proclame l'empire Daehan, soustrayant la souveraineté du pays à la Chine. La colonisation japonaise a beaucoup réduit l'étendue du site et le nombre de pavillons. Demeurent essentiellement la salle du trône et la résidence de l'empereur. Mais aussi un superbe pavillon à deux étages, le Seogeo-dang (reconstruit en 1904), dont le raffinement, qui tient à ses proportions, à sa sobriété et à la couleur naturelle du bois, est sans égal.

Qu'ils soient anciens ou restaurés ou même de réfection récente, ces pavillons qui enchantent le regard dans les palais royaux de Corée constituent un ensemble architectural unique au monde, différent de ce qu'on trouve en Chine, malgré une indéniable parenté. L'évidente homogénéité stylistique de cet ensemble est la marque de la cohésion de la culture qui l'a produite et de la forte centralisation du régime féodal. Les autorités tentent aujourd'hui non seulement de maintenir cet héritage patrimonial, mais aussi de lui redonner un semblant de vie. Par exemple en mettant en scène la relève de la garde, avec « costumes d'époque », oriflammes colorées et tambours. À cet effort, contribuent de manière touchante les visiteurs invités à louer des costumes dans des officines implantées à proximité de l'entrée des palais pour se déguiser en princesses ou en hauts fonctionnaires de la Cour de Joseon.

* Ancien du réseau culturel français à l'étranger, Jean-Noël Juttet vit depuis de nombreuses années entre Paris et Séoul. Il a co-traduit avec son épouse Choi Mikyung nombre d' oeuvres littéraires coréennes.

1

2

3

1. Le roi Kojong et son fils dans les années 1890
2. Dame de la cour, donnée parfois comme le portrait de la reine Min.
3. Le prince héritier et son épouse.

Photos issues du Fonds Louis Marin, Musée national des Arts asiatiques – Guimet.

La vie au palais sous la Corée Joseon

Heurs et malheurs d'une dynastie

Par Pierre CAMBON
Conservateur général du patrimoine - Musée Guimet

> *Le palais est soumis à des règles très strictes.*
> *Un homme du commun ne doit pas s'y attarder trop longtemps.*
>
> Mémoires d'une reine de Corée, p. 172

Le témoignage de Pierre Loti

Pierre Loti (1850-1923), de passage à Séoul en 1901, s'installe dans un hôtel, juste en face du palais, le palais Deoksu, le centre du pouvoir sous l'Empire de Corée (1897-1910). Du palais même, il ne voit rien, si ce n'est le mur d'enceinte qui protège celui-ci. « *À la splendeur de juin* », écrit-il, dans *la troisième jeunesse de Madame Prune*[1], « *qui est là-bas rayonnant et limpide plus encore que chez nous, je me souviens de m'être posé pour quelques jours dans une maisonnette, à Séoul, devant le palais de l'empereur de Corée, juste en face de la grande porte* (...) *Ce palais de l'empereur se dissimulait derrière des murs. En se mettant à ma fenêtre on n'en pouvait rien voir, que l'enceinte morose et le grand portique rouge, décoré à la chinoise, avec des monstres sur la frise* ». Une fois cependant la relève de la garde assurée, il assiste à la noria des ministres qui se rendent au conseil, qu'il décrit sur un mode pittoresque. « *La parade finie, c'était l'heure des audiences et des Conseils. Alors, dans d'élégantes chaises de laque, on apportait quantité de cérémonieux personnages en robe de soie à fleurs coiffés de ce haut bonnet, - avec deux espèces de pavillons comme des oreilles écartées, comme des antennes – qui s'est démodé en Chine depuis environ trois siècles. Et, tandis que les abords du portique rouge s'encombraient de toutes ces belles chaises au repos et de leurs longs brancards flexibles gisant par terre, je regardais ces gens de Cour gravir l'un après l'autre les marches du seuil impérial, puis disparaitre dans le palais : dignitaires antédiluviens qui venaient régler les choses du vieil empire croulant ; sous leur costume d'apparat, ils avaient l'air de grands insectes, aux têtes compliquées, aux élytres chatoyantes* ».

Le conseil présidé par le roi, dans la salle du trône, est fréquemment représenté dans les albums peints de la période Joseon (1392-1910), le roi siégeant au milieu d'un parterre de conseillers et de hauts dignitaires, avec, derrière lui, le paravent aux cinq pics sur un ciel bleu de nuit, que baignent des flots tumultueux à leurs pieds, sous la lumière froide d'un soleil rouge et d'une lune blanche. Ce thème, hérité de la Chine de la période des Tang, et des paysages « bleus et verts » (9ème – 10ème s.), est transcrit à la coréenne de façon presque abstraite, et Charles Varat (1842 ?-1893) en note l'originalité et la force, quand Pierre Loti y voit une vision de cauchemar. Ce dernier l'évoque lors de sa visite des palais désertés de Séoul : le palais Kyeongbok aux pieds du mont Bukghak, siège du pouvoir royal de la Corée Joseon, détruit par l'armée d'Hideyoshi, lors de la guerre Imjin (1592-1598), en passe d'être reconstruit au temps de Daewon'gun (1820-1898), le père du roi Kojong (r. 1863-1907), avant d'être abandonné finalement, après sa profanation par l'assassinat de la reine Min, en 1895, par des hommes de main à la solde du Japon ; ou le palais Changdeok, à l'est de la ville, qui servit de palais de substitution du 16ème jusqu'au 19ème siècle. Décrivant celui-ci, Pierre Loti s'amuse des pièces d'habitation et de leur petitesse, mais tombe sous le charme de la nature omniprésente :

« *Les chambres des princesses étaient petites, sombres, sépulcrales, ornées de peintures effrayantes, et on se demandait comment les belles du vieux temps avaient pu, dans cette obscurité, faire leur toilette, revêtir leurs traînants atours. Mais les parcs avaient une mélancolique grandeur, avec des bouquets de cèdres centenaires, des lacs pleins de roseaux et de lotus, de vraies solitudes, presque des horizons sauvages, en pleine ville, dans l'enceinte des remparts.* »[2]

Loti aura l'occasion de se rendre au nouveau palais, le palais Deoksu, où le roi Kojong se réfugie, après un an d'exil dans la légation russe, et dont il entend faire le symbole d'une Corée moderne, érigée en empire. Il est en effet reçu à la cour, lors de la visite à l'empereur de l'amiral de l'escadre française. « *La déception avait d'abord été complète pour nous en entrant là* », écrit-il. « *Aucune magnificence, ni même aucune étrangeté dans ces constructions modernes* ». Il rapporte cependant l'accueil très affable du souverain, escorté de son fils, dans le pavillon réservé aux délégations étrangères[3], construit par l'architecte russe Aleksey Seredin-sabatin (1860-1921). « *On y avait jeté des tapis en hâte et apporté un grand paravent admirable en soie blanche, seul luxe de cette salle ouverte. C'est devant ce fond d'un blanc ivoire, brodé et rebrodé de fleurs, d'oiseaux et de papillons, que nous étaient apparus l'Empereur et le prince héritier, debout tous les deux et dans une attitude consacrée, la main posée sur une petite table ; le père vêtu de jaune impérial, le fils, de rouge cerise. Leurs robes somptueuses, toutes brochées d'or, avec des pans comme des élytres, étaient retenues à la taille par des ceintures de pierreries. Quelques personnages officiels, interprètes et ministres se tenaient à leurs côtés en robe de soie sombre. Et tous étaient coiffés de ce haut bonnet, à antennes de scarabées, qui se portait jadis à Pékin du temps des empereurs Ming, - et qui est du reste le seul emprunt par des Coréens aux modes chinoises* »[4]. S'ensuit par la suite un dîner, où les meilleurs vins de France sont servis. Mais ce qui frappe surtout Loti, c'est le spectacle offert à la nuit tombée dans les jardins du palais, notamment les danseuses qui le déconcertent par un sentiment étrange de familiarité[5]

> *Malgré soi on regardait, on écoutait, on subissait un peu de fascination ; il y avait [dans cette danse] de l'élégance (...), du rythme et de l'art lointain...*
>
> Pierre Loti

L'étonne le costume coréen, le fameux *hanbok*, avec ces longues robes, si éloignées du pantalon à la chinoise ou du kimono japonais, les couleurs vives aux contrastes tranchés, comme un écho de Watteau au bout de l'Eurasie. L'étonnent ces « *invraisemblables édifices de cheveux en torsade* », où la coiffure est dominée, de façon surprenante par « *des petits chapeaux bergères posés là-dessus - quelque chose de notre XVIII^e français se retrouvait dans ces atours d'une mode infiniment plus ancienne ; elles avaient un faux air de poupées Louis XVI. Jamais sous de tels aspects on n'aurait imaginé des danseuses asiatiques* ». Mais, ajoute-t-il, philosophe, « *en Corée, tout est saugrenu, impossible à prévoir* ». Et d'évoquer le ballet, auquel il se laisse prendre, en partie malgré lui : « *Des serviteurs apportèrent des gerbes de pivoines artificielles, d'une grosseur invraisemblable ; d'autres vinrent poser un petit arc de triomphe en carton peint ; - c'étaient les accessoires des danseuses tant désirées qui enfin parurent...* » Et celles-ci de se lancer dans une chorégraphie envoûtante, sur fond d'une musique « *mystérieusement tranquille, triste sans être plaintive, comme exprimant la résignation à l'immense ennui de la vie* » : « *Les yeux baissés, le visage inexpressif, elles exécutèrent d'abord une sorte de pas tragique, en brandissant des coutelas dans leurs mains frêles. Ensuite, ôtant leur petit chapeau rococo, elles firent un interminable jeu* » - qui lui paraît puéril. « *L'une après l'autre, avec des gestes mous et alanguis, elles venaient jeter une balle légère qui devait traverser le gentil portique de carton par un trou percé dans la frise* » - « *C'était lassant, et malgré soi on regardait, on écoutait, on subissait un peu de fascination ; il y avait de l'élégance dans tout cela, du rythme et de l'art lointain...* »

Palais Deoksu, la pavillon Jeonggwan-heon réservé aux délégations étrangères. © JIPEN

Pavillon Jeonggwan-heon, détail. © Jihun Sim

Danse de cour *Gainjeonmokdan* (Danse des Pivoines) exécutée en l'honneur du roi Kojong en 1902, représentée dans le livre Jinyeondobyeong et consignée dans le Sinchuk Jinyeon Uigwe (à droite).

Documents Joseon

Ces danses sont soigneusement consignées dans les protocoles royaux, « *uigwe* », décrivant de façon très précise les cérémonies en usage à la cour de Corée, de la réception des émissaires de Chine, aux célébrations du mariage ou aux rites funéraires, qui se soldent, le plus souvent, par des processions imposantes, réglées au millimètre, où la cour se déploie dans tout son décorum[6]. Du 17ème jusqu'au 19ème siècle, les règles semblent immuables, malgré les aléas du royaume. L'ensemble dresse un tableau saisissant par sa rigueur et la minutie des détails, au point d'avoir été classé par l'UNESCO en 2007 dans la rubrique « Mémoires du monde ». S'ils ne sont pas tous illustrés, ces protocoles royaux sont une mine de renseignements sur la vie du palais sous la Corée Joseon, et les complètent les Annales de chaque règne, précieusement archivées. Ceux qui ont des images, peintes très soigneusement, adoptent toujours le même parti, multipliant les points de vue, à fin documentaire, pour éviter tout chevauchement des figures, chacune étant positionnée au vu de l'évènement, selon des règles strictes, sur un fond blanc et neutre, avec son identification précise. Les cavaliers, qui escortent le cortège, sont ainsi évoqués de profil, décrits en file indienne, situés de part et d'autre, les uns la tête en bas, les autres la tête en haut, mais sont dépeints de dos dès qu'ils se trouvent derrière le palanquin, au centre de la composition. L'Ambassadeur de Chine envoyé en mission à la cour de Séoul, en 1866, souligne, comme Loti, l'étrangeté du royaume et ce curieux sentiment de distance et de proximité. « *Les mœurs de la Corée », écrit-il, « sont d'une simplicité extrême. Excepté dans le palais du roi, je n'y ai vu aucun objet d'art* ».

Et d'ajouter : « *Dans toutes leurs manières, les Coréens ont gardé les vieilles traditions. Leur langue écrite est la même que la nôtre, mais leur langue parlée est différente, et, sans l'aide du pinceau, il nous serait impossible de nous faire comprendre* »[7]. Les protocoles royaux décrivent ainsi l'investiture du prince héritier et le défilé qui le mène jusqu'au roi : au centre, le palanquin où se trouve la missive royale, avec celui du prince qui répond à cette invitation. De même, les rites liés au mariage sont détaillés de façon minutieuse dans les différentes étapes d'un processus qui s'étale quasiment sur un mois, notant chaque fonctionnaire, chaque service impliqué, chaque objet nécessaire ou qui est à créer pour la cérémonie, le sceau en or de la reine et le livre de jade, les drapeaux de la garde d'honneur, les paravents pour décorer les lieux. On suit le déroulement de cette opération où rien n'est laissé au hasard, au rythme du palais, des sélections successives pour identifier celle qui sera la reine à son accueil par ses nouvelles belles-sœurs, une fois le mariage accompli : cela va de l'envoi des cadeaux à la famille de la princesse choisie, à la sélection de la date du mariage avec les astronomes ; de la visite du roi à la résidence temporaire qui abrite la future épousée à la lettre d'invitation qu'il rédige pour les festivités, sans oublier le détail du banquet, des mets qui seront servis et des couverts prévus pour l'occasion. Le point fort, toutefois, reste la procession qui mène la future reine de sa résidence provisoire au cœur même du palais pour la cérémonie, le jour du mariage retenu, le palanquin de la princesse étant suivi par d'autres, de taille plus petite, chacun abritant un objet utile pour le rituel, et chacun escorté de servantes et de gardes, à pied ou à cheval.

Les mêmes processions se retrouvent pour l'arrivée des émissaires chinois, venus rendre hommage au souverain défunt et accomplir les rites funéraires dans le palais Changdeok. On les voit arriver au palais escortés d'officiels coréens en grande pompe, précédés par le chef

des eunuques monté sur un fier destrier. Les protocoles illustrent aussi les scènes de musique et de danse, les banquets officiels, notant à l'occasion les paravents qui servent de décor, notamment celui qui évoque les « dix symboles de longévité », un thème spécifique à la Corée Joseon, inconnu en Chine et au Japon, mais également le thème des livres et des bibliothèques, « *Chaekkado* », celui des paysages et des calligraphies, « *munbangdo* », voire celui de la retraite heureuse du général Guo Ziyi noté sur les inventaires du palais pour la première fois l'année 1802, cela sans oublier des thèmes plus classiques, comme celui des « fleurs et des oiseaux », « *Hwajodo* », ou celui des « pivoines et des rocs », « *morando* ». Le Musée National du Palais qui conserve le souvenir de cette vie de cour en présente quelques très beaux exemples et les toutes premières photographies montrent que le roi ne dédaigne pas parfois de se faire portraiturer devant. Seize albums, aujourd'hui au musée de l'université Koryo, donnent une idée du cadre de vie, dressant une vue panoramique du palais Changdeok à Séoul, « *Dongwoldo* ». Celle-ci permet de mieux réaliser l'immense superficie couverte avec son accumulation de pavillons résidentiels et officiels, de cours et de jardins, de lacs et de rivières, cela sans oublier le bâtiment de la bibliothèque royale que fit bâtir, en 1776, un monarque lettré comme Chongjo (r. 1776-1800), dans le « palais de derrière », l'actuel « Piwon » - qui avait tant frappé Pierre Loti par son caractère bucolique.

La mère du roi Chongjo, Dame Hong, donne une vision de l'intérieur de la vie au palais dans un récit plein de pudeur[8], où elle relate la fin de son époux, le prince Sado (1735-1762), qui périt tragiquement, enfermé dans un coffre sur l'ordre de son père, le roi Yongjo (r. 1724-1776), pour cause de désordre mental. Elle suggère comme cause de l'instabilité du prince son enfance isolée, loin de ses propres parents, obligé d'occuper, tout jeune, le palais du prince héritier et livré par là-même aux commérages des servantes et des eunuques, censés assurer son service, et qui ne se privent pas de médire de sa mère, Dame Sonhui, ex-concubine royale promue aux plus hautes dignités, à côté de la reine, pour avoir su donner un héritier au trône. Elle évoque sa propre appréhension quand elle s'avère choisie comme la future épouse d'un prince qui n'est guère qu'un enfant[9] et qu'elle se doit de quitter sa famille pour entrer dans cet univers clos que constitue le palais, un univers coupé du monde aux codes et aux règles très strictes. Elle note sa crainte de chaque instant de ne pas être ponctuelle aux rituels obligés. Maurice Courant (1865-1935), dans son « Répertoire historique de l'administration coréenne »[10], liste les différents services chargés de leur bon déroulement, une véritable mécanique, rodée dans les moindres détails, qui n'empêche pas toutefois les intrigues et les luttes de faction au point de se gripper parfois, comme au temps du roi Yonsan (r. 1494-1506), qui, suspectant l'empoisonnement de sa mère, se raidit dans une attitude brutale et despotique. Mais, si le roi semble avoir tous les droits, il est loin toutefois d'avoir tous les pouvoirs. Il doit se conformer aux exigences des Rites, qu'un ministère, créé spécialement pour cela, veille à faire appliquer de façon scrupuleuse.

Reconstitution de la cérémonie de mariage du roi Kojong, âgé de 13 ans, et de la reine Min, 14 ans, qui eut lieu le 21 mars 1866.

Chaekkado, détail d'un paravent, National Palace Museum, d'après National Palace Museum of Korea, general catalogue, Séoul, 2011, pl. 172, p. 249.

Dongwoldo, détail, photo Pierre Cambon.

La reine Min, dernière reine de Corée

Dans ce monde fermé où le roi vit reclus, à part de rares visites sur la tombe de ses pères, où les eunuques se complaisent aux intrigues et aux jeux d'influences, il n'est pas rare de voir une femme s'imposer dans cet univers masculin. C'est le cas de la reine Min (1851-1895), même si cela va entraîner sa perte. Isabella Bishop (1831-1904) qui fut reçue en audience privée à différentes reprises, au début de 1895, en fait un portrait particulièrement attachant[11]. Elle décrit une femme d'une réelle beauté, d'une quarantaine d'années, légèrement plus âgée que son mari, la peau pâle, les cheveux d'un noir de jais, le regard aiguisé et froid. Elle souligne sa force de caractère et son intelligence, à côté d'un époux visiblement plus malléable et faible, mais aussi l'amour immodéré qu'elle témoigne à son fils qu'elle couve comme toute mère coréenne et pour lequel elle n'hésite pas à faire appel aux chamanes ou bien aux moines bouddhistes, redoutant qu'un fils né d'une concubine ne soit nommé prince héritier à sa place. Durant tout l'entretien, la mère et le fils se tiennent par la main. Celle qui va périr assassinée à la fin de l'année est pleinement engagée dans les luttes politiques intérieures du royaume, faisant pièce en même temps à la politique annexionniste du Japon. « *Sa vie était une bataille* », écrit Isabella Bishop. « *Elle avait lutté avec tout son charme, toute sa finesse et sa sagacité pour le pouvoir, pour la dignité et la sécurité de son mari et de son fils, et pour la chute de Daewon'gun. Elle avait coupé court à bien des vies, sans pour autant violer la tradition coréenne et les usages locaux* »[12]. Par là-même, « *elle était entourée d'ennemis, tous rendus aigris par son talent et par sa force, puisqu'elle avait réussi à placer les membres de sa famille à presque tous les postes clés de l'Etat* »[13].

Mais, comme il est dit dans les *Mémoires d'une reine de Corée*[14], non sans sagesse, « *chacun savait que régnait à la cour la précarité des postes et la fragilité des privilèges* ».

1. Pierre Loti, *La troisième jeunesse de Madame Prune*, Paris, éditions Kailash, 2000, p. 162-164.
2. Pierre Loti, op. cit., p. 176-177.
3. Jeonggwan-heon, premier bâtiment occidental dans l'enceinte du palais, achevé en 1900. Le roi Kojong aimait à s'y détendre et y prendre son café.
4. Pierre Loti, op. cit., p.177-178.
5. Pierre Loti, op. cit., p.181-183.
6. Yi Song-mi, « Introduction to the uigwe documents of the Joseon dynasty », Séoul, 2011.
7. *Journal d'une mission en Corée par Koei-Ling, Ambassadeur de S.M. l'Empereur de la Chine près de la Corée en 1866*, F. Scherzer trad., Paris, Ernest Leroux éditeur, 1877, p. 29-30.
8. *Mémoires d'une reine de Corée*, Picquier poche, Paris, 2002.
9. Le prince Sado est âgé de dix ans, quand il se marie.
10. Collège de France, Paris, 1986.
11. *Korea and her neighbours*, Londres, 1905.
12. Op. cit., 2ème partie, p. 43.
13. Idem.
14. p. 147

Défilé à Séoul lors du « Royal Culture Festival ». ©ONTC

Animations culturelles et festives dans les palais de Séoul

Par Régis ABERBACHE
Conseiller en communication digitale

Les palais royaux occupent une place importante dans la vie d'un grand nombre de Coréens. D'abord culturellement, avec leur présence presque quotidienne à la télévision, par la diffusion des nombreux *drama* historiques produits chaque année dans le pays. Géographiquement aussi, la capitale Séoul étant riche de pas moins de cinq palais et d'un grand sanctuaire confucéen. Dans une volonté continue de développer le tourisme national et d'augmenter le nombre de visiteurs étrangers, la Corée souhaite promouvoir une culture vivante dans ces lieux d'histoire, notamment à travers la gastronomie, la musique, les arts visuels, et la chaleur de l'accueil réservé au public. C'est le sens du slogan *Si Sik Gong Gam* (« goût de la sympathie »), mis en avant par les institutions coréennes comme fil directeur de cette ambition.

Le palais Gyeongbok

Cérémonie de changement de la garde

Une visite au magnifique palais Gyeongbok ne serait pas complète sans assister à la cérémonie de changement de la garde, qui a lieu deux fois par jour devant la porte principale Gwanghwamun. Les gardes de la dynastie Joseon étaient autrefois vêtus d'uniformes aux couleurs vives et très codifiées (rouge et jaune pour les commandants de la garde, bleu ciel pour les gardes, bleu foncé pour les simples soldats...). Les gardes actuels portent des répliques de ces tenues traditionnelles. Une évocation du passé où ces *Sumunjang* (littéralement gardien des portes) surveillaient l'entrée du palais Gyeongbok.

À gauche, cérémonies de changement, et d'inspection de la garde. À droite, le dîner royal et ses plats traditionnels coréens.

En plus de leurs costumes traditionnels, les gardes portent des armes, fidèles reproductions de celles qui étaient utilisées durant la dynastie Joseon. Pour les plus chanceux (et rapides !) des visiteurs, il est possible, une fois la cérémonie terminée, de se vêtir d'un *hanbok* pour une petite séance photos.

Réservation : uniquement pour la location des costumes royaux

Période : toute l'année, tous les jours sauf le mardi et les jours de forte pluie

Cérémonie de changement de la garde *Sumunjang* : à 10 h et 14 h, durée 20 minutes

Ouverture et fermeture de la porte Gwanghwamun par les gardes : à 11 h et 13 h, durée 10 minutes

Entraînement militaire de la garde *Sumungun* (devant la porte Hyeopsaengmun) : à 9 h 35 et 13 h 35, durée 15 minutes

En forte période touristique il est recommandé d'arriver 15 minutes en avance afin de pouvoir trouver un bon point de vue. La cérémonie débute au son du gong.

Cérémonie d'inspection de la garde

Chaque année en octobre, le palais Gyeongbok organise en outre une reconstitution de la cérémonie d'inspection de la garde royale, *Cheobjong*, du nom de la grande cloche que l'on faisait sonner à l'époque Joseon en cas d'urgence nationale, ou lorsque le roi procédait à une inspection surprise de ses troupes.

Cet événement, qui est organisé depuis 2011 dans le cadre de la cérémonie de changement de la garde, fait appel à plus de 200 participants et permet au public d'admirer de nombreux défilés, combats d'arts martiaux et chorégraphies simulant une invasion ennemie, au rythme des cloches et tambours traditionnels. Une ambiance digne des plus spectaculaires *drama* historiques !

Le dîner royal

Durant l'été, est organisé au palais le « Gyeongbokgung Royal Dining », programme culturel offrant au visiteur nocturne l'opportunité de découvrir les mets qui étaient servis au roi à l'époque Joseon. Dans le respect de la tradition, les mets sont disposés sur une petite table en bois, à même le sol. Le visiteur, assis en tailleur sur un coussin, se voit présenter un *dosirak* (plateau repas traditionnel coréen, un équivalent du *bento* japonais). Exemple de menu proposé : riz, *bulgogi* (boeuf mariné et grillé), ormeaux (fruits de mer très prisés en Corée), soupe au boeuf et aux légumes, et assortiment d'accompagnements *banchan* (*kimchi,* racines de lotus, herbes de montagne, etc.).

Réservation : sur ticket.auction.co.kr ou au 0082-1566-1369 (les opérateurs parlent anglais)

Période : au cours des deux dernières semaines de mai et de juin, tous les jours sauf le mardi

Deux services : de 19 h à 19 h 50 et de 20 h 10 à 21 h

Prix incluant l'accès au palais : 25 000 wons (20 €)

Les palais Changdeok, Changgyeong et le sanctuaire Jongmyo

Changdeok-gung, Changgyeong-gung et le sanctuaire confucéen Jongmyo formaient autrefois un grand ensemble. Jongmyo fut ensuite séparé des deux palais pour laisser place à la circulation lors du développement de Séoul, mais les trois lieux seront bientôt réunis grâce à la construction d'un tunnel qui est en cours d'achèvement. Quoi qu'il en soit, il est facile de se déplacer à pied entre ces lieux historiques et donc, si le calendrier le permet, de regrouper plusieurs des animations qu'ils proposent sur une seule journée.

« Moonlight Tour » à Changdeok-gung

Le palais Changdeok est souvent décrit comme étant le plus traditionnel et le plus authentique des cinq palais de Séoul. Ses pavillons s'inscrivent dans le cadre naturel du site de manière harmonieuse, offrant au visiteur une promenade inoubliable dont le point d'orgue est le jardin secret Huwon. Le palais et ses jardins idylliques à flanc de montagne, deviennent réellement oniriques lorsqu'ils sont admirés sous la lumière de la Lune, lors du « Moonlight Tour », visite nocturne organisée chaque année de début août à fin octobre.

La promenade, d'une durée de deux heures, débute à la porte principale Donhwamun, puis passe par la salle du trône Injeongjeon, ainsi que par les quartiers royaux Nakseonjae. Arrivés au Sangnyangjeong, petit pavillon hexagonal offrant une splendide vue panoramique sur les alentours, les visiteurs sont invités à admirer le palais dans toute sa beauté nocturne au son du *daegeum,* longue flûte de bambou au timbre si mélancolique.

Puis, après un passage par l'étang Buyongji, une halte au pavillon Yeongyeongdang – construit au 19e siècle et dans lequel la famille royale assistait aux performances des meilleurs artistes et musiciens de Joseon – offre l'occasion d'assister à un spectacle de *gugak* (musique traditionnelle coréenne) et de goûter un thé coréen accompagné de délicieux gâteaux traditionnels. Pour finir, les visiteurs sont accompagnés dans le jardin secret Huwon par des guides vêtus de *hanbok* qui éclairent le chemin à la lumière des *cheongsachorong,* lanternes traditionnelles coréennes. Un véritable voyage au temps de la dynastie Joseon !

> **Réservation** : à partir de mi-août sur ticket.auction.co.kr ou au 0082-1566-1369 - dimanche réservé aux touristes étrangers
>
> **Prix** : 30 000 wons (25 €)

Visite nocturne et théâtre à Changgyeong-gung

À la nuit tombée, le palais Changgyeong éclaire ses allées et son étang de lanternes traditionnelles, offrant un point de vue unique aux visiteurs, qui peuvent ainsi parcourir les chemins du palais équipés de petites lanternes en papier coréen. L'expérience n'est pas aussi riche que celle du « Moonlight Tour » de Changdeok-gung, mais il est toujours intéressant de visiter le palais sous la lumière de la Lune, en dehors des heures d'affluence.

Dans le cadre de ces visites nocturnes, le palais accueille parfois aussi des pièces de théâtre, souvent à contenu historique. Par exemple, y fut récemment présentée « Fleurs de pêcher », qui conte l'histoire du roi Jeonjo (1752 - 1800), très apprécié pour avoir été un souverain progressiste. Jouée dans différents pavillons du palais, la pièce, très dynamique, fait appel aux formes classiques du théâtre traditionnel coréen mêlant récit, chant, danse et musique.

Palais Changdeok, pavillon Sangnyangjeong tel qu'il peut être admiré lors du « Moonlight Tour ».

Pièce de théâtre traditionnel coréen « Fleurs de pêcher » au palais Changgyeong.

Rite ancestral *Jerye* à Jongmyo

Le *Jongmyo Jerye,* parfois appelé *Jongmyo Daeje*, est un rite en l'honneur des reines et des rois défunts de la dynastie Joseon, qui se tient chaque année le premier samedi ou dimanche du mois de mai au sanctuaire confucianiste de Jongmyo. Incluant toute une partie musique de cour *jerye-ak* et danse *ilmu,* avec 64 danseurs formant 8 lignes qui représentent les forces opposées mais complémentaires du Yin et du Yang, ce rite a été inscrit par l'UNESCO en 2008 sur la liste du « Patrimoine culturel immatériel » de l'humanité.

L'événement, d'une importance majeure en Corée, se déroule en présence du ministre de la Culture et fait appel au cours de la journée à quelque 1 700 intervenants : dignitaires confucéens, musiciens, danseurs, officiels, etc. En cette occasion, le visiteur pourra entre autres admirer la procession royale *Eoga Haengnyeol,* qui part du palais Gyeongbok à 11 h 30, puis passe par le carrefour Sejong daero et la rue Jongno avant d'arriver à Jongmyo à 12 h 30. Il pourra ensuite assister aux deux rites principaux du *Jongmyo Jerye* que sont le *Yeongnyeongjeon Jehyang (*de 13 h à 15 h), et le *Jeongjeon Jehyang* (de 16 h 30 à 18 h 30). Yeongnyeongjeon et Jeongjeon sont les noms des deux bâtiments qui abritent les tablettes funéraires des rois défunts de Joseon, les plus fameuses d'entre elles (dont celle des rois Taejo, Taejong, et Sejong) se trouvant à Jeongjeon.

Une plongée inoubliable dans le confucianisme coréen et ses remarquables rites royaux.

> Plus d'information sur le déroulement du *Jongmyo Jerye* au 0082-3011-2152 (en anglais).

Rite ancestral *Jerye* au sanctuaire confucéen de Jongmyo.

Les palais Gyeonghui et Deoksu

Les deux derniers palais de notre liste, plus petits, n'en sont pas pour autant dénués d'intérêt. Leur taille actuelle n'est pas à la mesure de leur grandeur passée. Gyeonghui-gung, qui abrite aujourd'hui le Musée d'Histoire de Séoul, comprenait jusqu'au début du XX^{e} siècle une centaine de pavillons de toutes tailles. Mais l'occupation japonaise eut raison de beaucoup d'entre eux, qui furent soit détruits, soit déplacés. L'actuel Deoksu-gung, qui fut habité jusqu'en 1919 par le roi Gojong, est lui aussi bien plus petit qu'autrefois. La Corée, très attachée et œuvrant activement à la restauration de son patrimoine historique, ne manquera sans doute pas de rendre un jour à ces deux palais toute leur splendeur passée.

De haut en bas : musique classique, reconstitution historique et musique traditionnelle coréenne au palais Deoksu.

Gyeonghui-gung : histoire et art palatial de l'époque Joseon

Le Musée d'Histoire de Séoul, intégré au palais Gyeonghui, organise des ateliers d'apprentissage de l'histoire coréenne à destination des visiteurs étrangers. Les programmes de ces ateliers, fonctionnant toute l'année, portent notamment sur l'histoire de Hanyang (l'ancien nom de la capitale coréenne), la vie culturelle et les activités de ses palais : atelier permettant de s'initier au *Dancheong* (l'art coréen de l'ornementation des temples et palais) ; atelier d'essayage de *hanbok* (costume traditionnel coréen) ; atelier « vie quotidienne au temps de Joseon » ; atelier de création de cartes d'identité (*Hopae*) de l'ancien temps...

Deoksu-gung : concerts et reconstitutions historiques

Le pavillon Seokjojeon, imposante construction de style néoclassique qui servait autrefois à recevoir les émissaires étrangers du palais Deoksu, abrite le dernier mercredi de chaque mois un concert gratuit de musique classique à destination d'un public composé de 90 chanceux, qui auront été assez rapides pour réserver leurs places une semaine à l'avance sur le site du palais. La qualité des musiciens invités, ainsi que le cadre spectaculaire, font de ces concerts des événements très recherchés, en particulier lors de périodes festives telles les fêtes du Nouvel an.

Le palais organise également des concerts de musique traditionnelle coréenne qui ont lieu le mardi, de mai à septembre. Ces concerts, qui se déroulent le soir, font appel à des musiciens, chanteurs et danseurs de très haut niveau (souvent des « trésors nationaux »), et sont une occasion de découvrir les sons et chants de Joseon dans le calme nocturne du pavillon Jeonggwanheon.

Enfin, le visiteur peut assister, dans le bâtiment Seokjojeon, à la reconstitution de cérémonies d'accueil d'émissaires étrangers. Ces réceptions diplomatiques de l'Empire coréen (1897 - 1910) étaient pour l'empereur Gojong un moyen de réduire l'influence de l'occupant japonais, en tissant des liens avec les grandes puissances étrangères (Allemagne, Royaume-Uni, Etats-Unis, France, et Russie). L'occasion de se plonger dans cette période de l'histoire où tout a basculé pour la Corée, qui tombait à partir de 1910 - et pour les 35 années suivantes - sous contrôle japonais. Après que la Corée eut obtenu son indépendance en août 1945, c'est dans ce même bâtiment qu'une commission comprenant la Corée, les Etats-Unis et l'URSS se réunit afin de discuter de l'établissement d'un nouveau gouvernement.

©ONTC

©ONTC

Le « Royal Culture Festival » à Séoul présente chaque année de très nombreux événements en tous genres.

Le « Royal Culture Festival »

Chaque printemps depuis 2015, les cinq palais royaux de Séoul, ainsi que le sanctuaire Jongmyo, organisent le « Royal Culture Festival » qui présente sur neuf journées tout un ensemble d'événements culturels : concerts, spectacles de théâtre et de danse, expositions, performances artistiques, défilés costumés, concours et ateliers découverte… sans oublier bien sûr les dégustations de plats traditionnels coréens ! Lors des dernières éditions du festival, les organisateurs ont également souhaité y intégrer les nouvelles technologies, comme en témoignent les spectacles de laser, les danses en *hanbok* fluorescent et autres zones de réalité augmentée.

L'édition 2018 du festival comprenait 40 événements répartis sur les différents palais. Elle a enregistré la visite de près de 500 000 Coréens et touristes étrangers ! En raison de la pandémie en cours, l'édition 2020, qui devait avoir lieu fin avril, se tiendra du 10 au 18 octobre, et les événements seront adaptés afin de respecter toutes les règles sanitaires. Pour tout renseignement, consultez le site internet du festival : royalculturefestival.org.

Ce festival très riche en animations, ainsi que l'ensemble des manifestations culturelles organisées dans les palais de Séoul, font de ceux-ci de véritables lieux de vie et de culture ouverts sur la ville, loin d'être figés dans le passé… pour le plus grand bonheur des Coréens et des visiteurs étrangers !

Information pratique

Dans un contexte international très perturbé par la situation sanitaire en cours à l'heure où nous écrivons ces lignes, les dates et les horaires indiqués dans cet article sont bien évidemment susceptibles d'être modifiés. Il est donc recommandé de se renseigner préalablement à toute visite auprès de la Korea Travel Hotline au 0082-2-1330.

Opéré par la Korea Tourism Organization, ce service d'assistance en ligne (en anglais) fonctionne 24 heures sur 24 tous les jours de l'année.

La Corée et la France au révélateur du coronavirus

Par Philippe LI
Avocat au Barreau de Paris

Philippe Li *(이준), petit-fils de Yi In (이인), grand avocat et résistant contre l'occupation japonaise - qui fut ministre de la Justice du gouvernement de la première République de Corée - et fils du célèbre professeur Li Ogg (이옥), spécialiste en histoire antique de la Corée et fondateur de la section d'études coréennes à l'Université Paris VII, est avocat au Barreau de Paris et associé au sein du cabinet Kim & Chang à Seoul où il dirige le département Europe et France / Pays francophones. Il a pratiqué durant sa carrière dans différents cabinets à Paris et à Séoul. Depuis le début des années 1990, il intervient principalement dans le cadre d'acquisitions, alliances stratégiques, contrats et contentieux commerciaux, restructurations... Il a été précédemment Président de la Chambre de Commerce Franco-Coréenne (FKCCI). Il est l'auteur de différents ouvrages, dont "Maintenant c'est l'Europe" (Kyobo Publishing), "Guide des Affaires en Corée du Sud" (Centre Français du Commerce Extérieur), "Agir en mode Delivery" (Eyrolles), et co-auteur de "Changement de crise : les organisations à l'épreuve du Covid-19" (ouvrage collectif ; MA Éditions). Philippe Li est également chevalier de l'Ordre National du Mérite et citoyen d'honneur de la ville de Séoul.*

Au début de l'année 2020, la Corée fut la première à être touchée par le coronavirus venant de Wuhan. Tout laissait alors penser qu'elle serait le pays le plus durement touché par l'épidémie après la Chine. L'Europe observait avec effarement mais de très loin la propagation exponentielle du virus qui semblait inexorable. Puis, alors que la Corée était en train d'aplanir la courbe, les aiguilles de l'horloge du virus semblèrent se dérégler, tournoyant en sens inverse vers l'Europe, qui commença à être submergée.

Fortement déboussolée, l'Europe et la France se tournèrent vers l'Asie, et en particulier vers la Corée, à la recherche d'explications et de bonnes pratiques. Chroniqueurs, scientifiques, hommes politiques citèrent la gestion de la crise du coronavirus par la Corée en exemple. On n'avait peut-être jamais vu une telle couverture médiatique pour ce pays, même lors des Jeux Olympiques ou de la Coupe du Monde de football. Mais pour les Coréens et ceux qui fréquentent la Corée, la manière dont la crise fut gérée n'eut rien de surprenant.

Je pense que l'efficacité du dispositif déployé n'a pas été le seul résultat du plan d'action contre le Covid, mais l'expression de la méthode coréenne fondée sur la recherche constante de l'efficacité. La reconstruction économique fulgurante de la Corée après des années de ténèbres (occupation japonaise et Guerre de Corée) a conditionné la population à se concentrer, souvent à outrance, sur des objectifs d'efficacité et de résultat. On a parfois tendance à appréhender la notion de compétitivité en considération de critères économétriques reposant sur le coût du travail et les parts de marché mais il me semble que pour les Coréens, le concept est bien plus large. Chacun doit se montrer compétitif dans la vie de tous les jours ; pas seulement les entreprises. C'est une question de survie.

Le port du masque : un moyen d'auto-défense pour les Coréens. © fotografkr

Pour illustrer cette considération, je voudrais évoquer un des pans fondamentaux du plan anti-corona mis en place par la Corée qui s'est avéré extrêmement utile dans la détection et la remontée de la chaîne des patients, à savoir le traçage.

Ce système fit face à de nombreuses critiques en France, certains le qualifiant même de liberticide. Il est vrai que les référents ultimes en matière de libertés individuelles y sont la Révolution Française et la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Il s'agit de principes séculaires qui ont conduit à une forme de sanctuarisation de la matière, rendant toute atteinte à ces libertés extrêmement délicate.

En Corée, le socle référentiel est très différent. Les souvenirs de la lutte pour la démocratie contre la dictature militaire entre 1961 et 1987 sont encore très vivaces dans l'esprit de la population qui sait parfaitement le prix qu'il a fallu payer pour en sortir. Les trois alternances politiques et les deux procédures de destitution contre des Présidents en exercice qu'on a pu observer depuis, témoignent également de la vitalité de la démocratie coréenne.

Les textes coréens sur le traçage offrent quantités de garde-fous aux administrés (anonymat, limitation de la durée de conservation des données par les administrations, sanctions pénales pour ceux qui s'approprieraient et exploiteraient les données de manière illicite...).

En adoptant ces textes après la crise d'un autre virus, le MERS en 2015, la Corée a souhaité se doter d'une capacité juridique opérationnelle, disposer de moyens d'intervention rapides et ne pas avoir à subir le fléau en restant passif. Un commentaire, qui se fit également entendre en France, fut que si les Coréens avaient accepté l'application de ces textes, c'était parce qu'ils étaient disciplinés. Force est de reconnaître que, vu d'Occident, la représentation de la discipline asiatique est souvent associée à des poncifs. On a tendance à l'assimiler à de la docilité et cela a d'ailleurs certainement conforté nombre de commentateurs dans l'idée suivant laquelle les Coréens avaient pu abdiquer certaines de leurs libertés. Or, pour moi, la posture coréenne a montré tout le contraire. Les Coréens ont souhaité prendre les choses à bras le corps, empoigner le virus et utiliser le traçage comme un moyen d'auto-défense. Ce ne sont pas les individus qu'on a voulu traquer, mais le virus. La compétitivité, c'est aussi la combativité, réagir et faire face à l'adversité.

Cette lecture de la situation a conduit à l'adoption d'une approche résolument offensive et permis d'avoir plus de prise sur les choses. Par contraste, les réserves qu'on a pu observer en France sur le traçage, mais également l'approche minimisant les risques au début de la crise, ont révélé une posture d'abord distanciée puis défensive, qui n'a pas favorisé l'action.

Deux autres caractéristiques de la compétitivité, qu'on observe également de manière récurrente en Corée, sont la réactivité et la vitesse d'exécution.

Quand on vit et travaille en Corée, on est habitué à devoir être réactif et agir rapidement. Le processus de fabrication d'un produit, depuis son élaboration jusqu'à sa mise sur le marché prend trois fois moins de temps que dans la plupart des pays occidentaux. Cela vaut aussi bien pour des produits cosmétiques que des automobiles. Lorsqu'il a fallu développer des kits de tests en un temps record, la rapidité d'exécution n'a rien eu d'exceptionnel, car le processus a fonctionné de manière identique.

Enfin, la compétitivité, c'est la capacité à sortir du cadre. Toutes les sociétés implantées ou en relation d'affaires avec la Corée, qu'elles soient coréennes ou étrangères y ont eu maille à partir avec une forte bureaucratie, des réglementations contraignantes et des administrations rigides. Or, face au coronavirus, on n'a jamais eu le sentiment d'assister à de tels blocages, ou que l'Administration pouvait être un frein au cours des choses. Un bon exemple peut être tiré de la manière dont le gouvernement a géré la fourniture des masques.

Au pic de la crise, le gouvernement coréen avait annoncé qu'il serait en mesure de fournir des masques pour tout le monde, ce qu'il avait été incapable de faire pendant plusieurs jours, déclenchant mécontentement et colère chez beaucoup de Coréens (il faut se rappeler

que près d'un million de personnes avaient signé une pétition quelques semaines avant ces faits pour réclamer la destitution du Président Moon, considérant que sa gestion de la crise était désastreuse). Passé cette période de flottement, le gouvernement a alors eu l'idée astucieuse d'approvisionner les pharmacies à raison de deux masques par semaine et par personne, à des jours réservés tenant compte du dernier chiffre de la date de naissance. Le système est aujourd'hui tellement bien rodé qu'il parait évident, mais il faut reconnaître qu'il fallait y penser. Inventivité et capacité de déploiement ont caractérisé l'action étatique coréenne en l'espèce, mais on a également pu y retrouver ces fondamentaux indispensables de la compétitivité que sont la réactivité et la vitesse d'exécution.

Dans le même ordre d'idée, je me rappelle d'une visite que je fis il y a quelques années au service d'un "동사무소" (l'équivalent des services d'une mairie). Je m'y étais rendu pour accomplir des formalités et eus affaire à deux responsables pleines de bonne volonté mais manifestement incapables de traiter et de solutionner ma requête, laquelle, il faut bien le dire, ne rentrait pas dans l'ordre des choses courantes. Au bout d'un certain temps, je vis une autre personne prendre la place d'une des agentes qui me faisaient face et commencer à pianoter sur l'ordinateur. Je demandai alors qui était cette personne. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand on me répondit qu'il s'agissait de l'agente habituellement en poste, qui était ce jour-là en congé mais à qui ses deux collègues avaient demandé de revenir pour traiter ma demande !

À aucun moment pendant le temps que je dus passer dans le bureau, on ne me fit comprendre qu'il faudrait repasser et je ne vis aucune des agentes passer par une procédure interne complexe pour rappeler la titulaire du poste. Pour les agentes en difficulté, il fallait avant tout agir et solutionner le problème d'un administré.

Je voudrais maintenant en venir au sujet du sens de l'organisation, de la vision collective qu'on trouve en Corée. Je relèverai tout d'abord qu'avant même que les pouvoirs publics coréens ne déclenchent le branle-bas de combat, les Coréens avaient bien compris l'importance des risques générés par le coronavirus et en quelque sorte devancé l'appel en se plaçant sous un mode d'auto-mobilisation. Cela s'était traduit par des actions spontanées : port du masque généralisé, restrictions aux réunions, sorties… Comme à chaque fois que la nation est confrontée à un fort enjeu, la Team Corée s'était mise en place, et c'est aussi comme cela que le quadrillage du dispositif anti-virus a pu être assuré.

Par ailleurs, je trouve qu'on n'insiste pas assez sur l'importance du facteur psychologique et de la motivation nécessaire dans la résolution des crises. À l'instar

La lutte contre le Covid-19: un effort collectif englobant l'ensemble de la population. Photo : Philippe LI

À l'occasion de la fête de Bouddha, une reproduction de la pagode du temple Hwangyongsa de Gyeongju portant l'inscription "힘내자 ! 대한민국!" (Allez la Corée !), a été érigée à Séoul. Photo : Philippe LI

du Président Macron, le Président Moon Jae In a fait référence à la guerre contre le coronavirus. Mais le discours qui a pu être généralement entendu dans les slogans gouvernementaux ou d'entreprises n'a pas reposé sur le vocabulaire guerrier, mais sportif. "이기자 코로나" (remportons la victoire contre le corona). J'ai trouvé que cette communication était infiniment plus dynamique et mobilisatrice que la dialectique guerrière et qu'elle avait certainement contribué à l'élan national contre le Covid. Quand on en appelait au civisme et au sens de la responsabilité en France, le discours coréen visait plutôt le match contre le coronavirus et les encouragements pour remporter la victoire.

On entend régulièrement des personnes revenant de Corée dire qu'elles ont été frappées par l'énergie se dégageant de ce pays. Alors d'où vient cette énergie ? Serait-il possible de la transvaser dans d'autres contextes, notamment en France, où beaucoup déplorent les blocages et la force des carcans ?

Dans le langage courant coréen, l'énergie ("기운") se communique, se transmet et se partage littéralement. Pour moi, c'est essentiellement la force de l'empathie se nouant entre les Coréens qui génère cette sensation de vitalité, d'énergie collective. Mieux comprendre, mieux ressentir la sensibilité de son vis-à-vis permet de lui apporter une réponse plus appropriée, plus précise et résulte en une meilleure coordination entre les personnes. Cette coordination confère une certaine fluidité dans les relations sociales et plus de souplesse. Evidemment, tout ne fonctionne pas toujours dans la meilleure harmonie. En Corée, les conflits ne sont pas rares et ils sont peut-être même plus exacerbés qu'ailleurs. Néanmoins, l'énergie collective, ainsi qu'une bonne coordination entre les personnes favorisent la confiance et le volontarisme. Il s'agit de quasi-réflexes. On voit beaucoup de cas où, sans même qu'il soit nécessaire d'avoir des instructions, les gens se mettent en ordre pour agir ensemble. L'instinct commande, la prédisposition résultant de l'habitude fait le reste.

En France, pour vaincre la défiance et aller vers plus de confiance, je pense qu'il faudrait plutôt raisonner en termes d'énergie sociale (pour utiliser l'expression du philosophe Pierre Manent), d'élan citoyen. Cet élan citoyen existe et on l'a ressenti très vivement après les attentats de 2015 et de Nice en 2016, à travers les innombrables dons de sang ou l'engouement pour les formations de secourisme. Je pense même qu'il y a une très forte aspiration latente des Français à se retrouver autour de grandes causes. Pour mieux drainer les énergies en France, peut-être faudrait-il davantage capitaliser sur les élans créés à l'occasion de crises, susciter davantage de liant entre ces initiatives, chercher à leur donner un sens commun. En ce sens, il faudrait souhaiter que la crise du Covid 19 puisse avoir des effets fondateurs et salutaires.

La montagne s'invite parfois sans-façon dans les rues de Séoul (ici un pan du mont Nam dans le centre de la cité). Photo : Jacques Batilliot

Les montagnes, écrin de Séoul

Par Jacques BATILLIOT
Traducteur

Les reliefs montagneux couvrent environ 70% du territoire sud-coréen et constituent la marque caractéristique de ses paysages. C'est en particulier le cas pour Séoul où ils s'imposent au regard du promeneur et font partie de son charme et de sa personnalité. Alors qu'ils peuvent se révéler un handicap pour les activités humaines dans le reste du pays, les Séouliens se les sont appropriés dans leur vie quotidienne, pour leur plus grand bénéfice.

En 1905, Pierre Loti écrivait dans *La Troisième Jeunesse de Madame Prune* : *« Dès le matin, ce soleil, sur l'immense ville grise, enfermée dans ses remparts crénelés et dans son cirque de montagnes grises [...]. De tous côtés surgissait dans le ciel, comme un terrible mur en pierrailles noirâtres la chaîne de ces montagnes enveloppantes... »* Peut-être était-ce un jour de pluie sur la ville ou de cafard pour l'auteur, car ces montagnes sont aujourd'hui plutôt considérées comme un atout esthétique majeur de la cité. Séoul comptait alors 230 000 habitants environ contre plus de dix millions aujourd'hui ; elle n'est plus « grise », loin s'en faut, la couleur est partout (sauf sur les immeubles verticaux qui semblent vouloir concurrencer la hauteur des pics), mais le « cirque de montagnes » est bien sûr toujours là, parfois partiellement englobé dans Séoul. En tout cas, il n'est plus ressenti comme « terrible », les Séouliens l'ont apprivoisé.

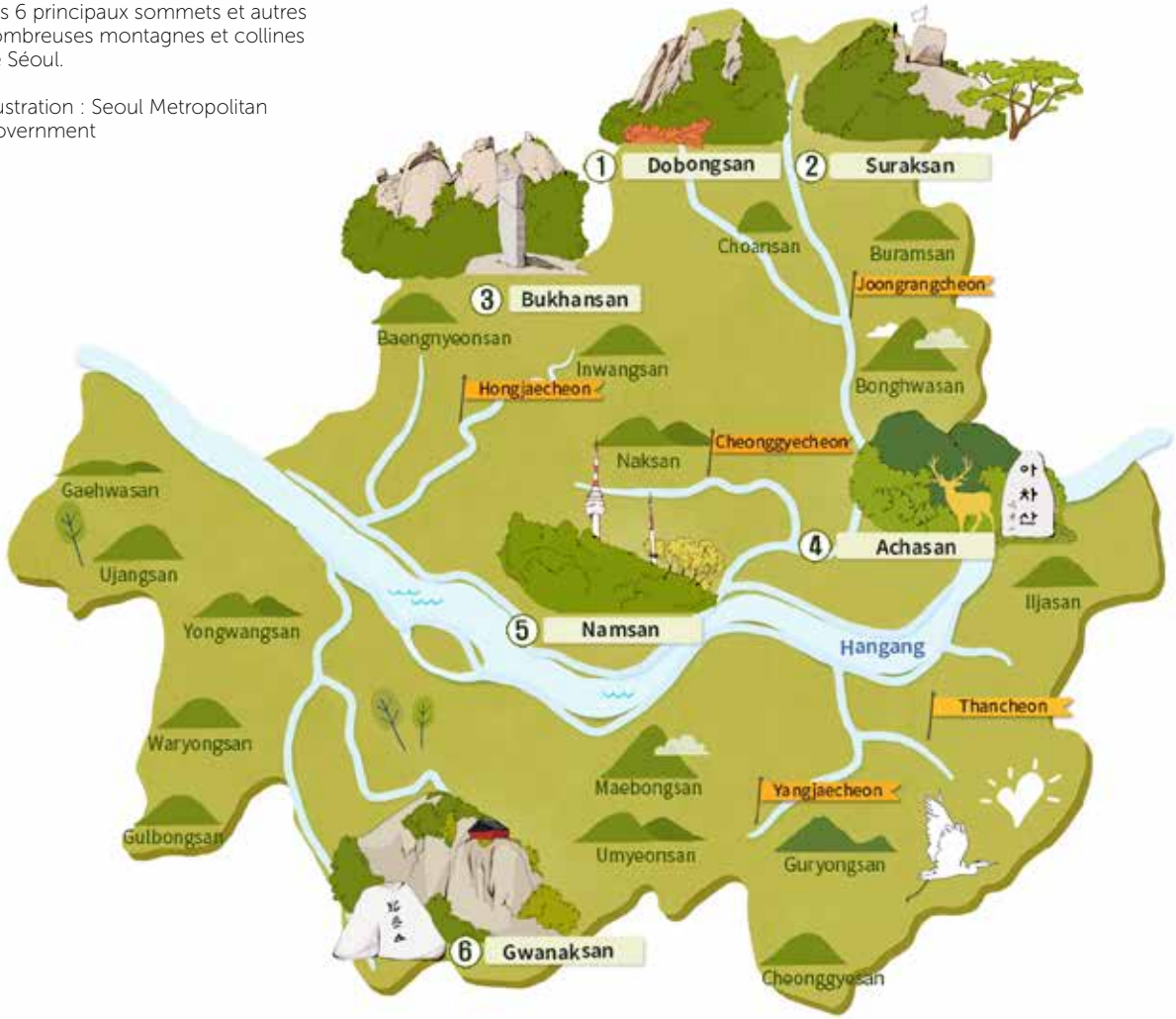
Une capitale née d'un *qi* propice

On pourrait dire que la montagne a en quelque sorte enfanté Séoul. La cité, qui s'appelait alors Hanyang, devint en 1394 la capitale de la dynastie Yi fondée en 1392 par le général coréen Yi Seonggye. Ce choix résulta de longues délibérations. Il fut en effet déterminé suivant les règles de la géomancie (*fengshui* en chinois, *pungsu* en coréen) dont les principes de base, pour résumer très rapidement une doctrine assez complexe, sont que la nature est vivante et que, tout comme le corps humain, elle est parcourue de flux d'énergie (*qi* en chinois, *gi* en coréen). L'endroit où les veines qui véhiculent le *qi* sous la surface de la terre convergent est réputé propice à l'établissement humain. Une condition essentielle réside dans la présence de cours d'eau sur le site, mais surtout d'une montagne sur ce qui doit devenir l'arrière de cet ancrage. Toutes ces conditions furent jugées remplies sur l'emplacement de ce qui allait devenir la capitale du royaume de Joseon, en particulier grâce à la présence au nord du mont Bukhan. Le palais royal, Gyeongbok, fut construit en l'adossant à cette montagne, le flux bénéfique qui en émanait traversant la salle du trône avant de baigner la ville.

Une « montagne »… de 125 m d'altitude

Une précision s'impose. Les Coréens accolent libéralement le suffixe *san*, « montagne » (Bukhansan, par exemple) aux noms de reliefs de hauteurs vraiment diverses : dans le cas de Séoul, 836 m au pic Baegundae, le plus élevé, qui se dresse sur le mont Bukhan – classé parc national en 1983 – ou 125 m pour la plus petite « montagne », le mont Nak (Naksan), qui est plutôt une colline étirée.

Le « cirque de montagnes » qu'évoquait Pierre Loti est composé, pour citer les principales hauteurs, des monts Bukhan, Dobong (739,5 m en son point culminant) à la limite nord de l'agglomération, Gwanak (632 m) au sud, ainsi que d'un grand nombre d'ensembles rocheux plus ou moins importants à présent sertis dans la ville : le mont Nam (262 m) – le plus célèbre ; avec la tour de télécommunication de 236,7 m qui le surmonte, il est un peu l'image symbole de Séoul comme la tour Eiffel l'est pour Paris – au centre de la ville, les monts Inwang (338 m) au nord, Yongwang (78 m) à l'ouest, Acha (287 m) à l'est, Maebong (95 m) au sud du fleuve Han… Autant d'éminences d'où on peut jouir de magnifiques vues sur Séoul. Sans compter un grand nombre de petites collines boisées, aux pentes plus ou moins raides, disséminées dans la ville et qui apparaissent au détour d'une rue.



Les 6 principaux sommets et autres nombreuses montagnes et collines de Séoul.

Illustration : Seoul Metropolitan Government

La montagne, domaine de l'esprit… et des esprits

Depuis des siècles, la montagne a inspiré les poètes et les peintres coréens. Elle a également attiré les âmes en quête d'absolu ou de réconfort. Ces monts, parsemés d'ermitages bouddhiques et d'autels chamaniques, sont des hauts lieux – sans jeu de mots – spirituels peuplés d'esprits. Les peintures représentant Sanshin, le dieu des montagnes en Corée, sont présentes dans nombre de ces sanctuaires. Il y est souvent représenté comme un vieillard à longue barbe blanche assis à côté d'un tigre, lequel était réputé être envoyé en mission de représailles contre les villages qui avaient déplu à la divinité. Une mention particulière pour le mont Nam, qui marquait autrefois la limite sud de la capitale. À la fin du XIVe siècle avait été édifié à son sommet un sanctuaire dédié aux divinités de la montagne, qui était devenu un des principaux centres du chamanisme en Corée, le Guksadang – on peut d'ailleurs encore apercevoir dans quelques replis discrets du roc des femmes en prière devant de petits autels garnis de la tête de porc caractéristique des offrandes faites au nom de cette croyance. L'occupant japonais le fit détruire en 1925, édifiant par ailleurs à mi-pente, en une sorte de guerre des symboles, un temple shintoïste appelé Chosen Jingu, aujourd'hui détruit. Le Guksadang fut transféré sur le mont Inwang, la « montagne sacrée de Séoul » du fait des nombreux sanctuaires bouddhiques ou chamaniques qu'on y trouve. À noter le Seonbawi, rocher célèbre qui, selon les Coréens, évoque un moine bouddhiste en prière. C'est traditionnellement le lieu de prédilection des femmes qui veulent prier pour avoir un enfant. Le mont Inwang marquait autrefois la limite ouest de Séoul. Un sentier qui longe l'ancienne muraille conduit au sommet.

Une couronne de murailles

Un autre écrivain-voyageur français, Jean de Pange, notait en 1904 dans son livre *En Corée* : « […] au fond d'un cirque de montagnes granitiques, il [Taejo, le fondateur de la dynastie Joseon] édifia son palais, puis éleva une enceinte gigantesque que la ville, malgré ses deux cent mille habitants, n'est jamais parvenue à remplir. » Eh bien, avec le temps, elle y est parvenue ! Séoul était ceinte de 18 km de « remparts crénelés », comme l'écrit Loti, édifiés à la fin du XIVe siècle et qui reliaient quatre des sommets du « cirque de montagnes » : Bugak au nord, Nak à l'est, Nam au sud et Inwang à l'ouest. Des pans en furent abattus du temps de la colonisation japonaise afin de construire des routes et de créer des lignes de tramway. Seuls furent épargnés des tronçons courant le long des hauteurs, ainsi que deux grandes portes qui perçaient la muraille, Namdaemun et Dongdaemun, devenues depuis des îlots battus par les flots du trafic automobile. Cette enceinte a été restaurée, essentiellement sur les lignes de faîte, sur une longueur de 10 km et fait toujours partie du paysage de la capitale. Sur le mont Nak, on peut, en dépit de sa faible hauteur, admirer de superbes panoramas en partant de Dongdaemun et en longeant la vieille muraille. Le sentier, qui au passage traverse le pittoresque Village mural dédié au *street art* et très à la mode, débouche sur un jardin en pente au niveau du quartier Hyehwa.

> *Sanshin, le dieu des montagnes en Corée, est souvent représenté comme un vieillard à longue barbe blanche assis à côté d'un tigre.*

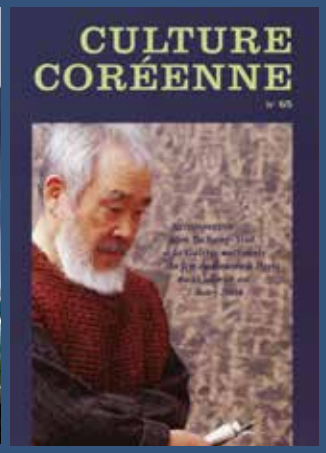
Photo : Jacques Batilliot

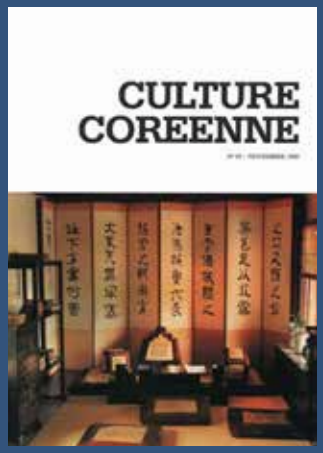
Des sommets de tous temps propices à la quête spirituelle. Photo : Jacques Batilliot

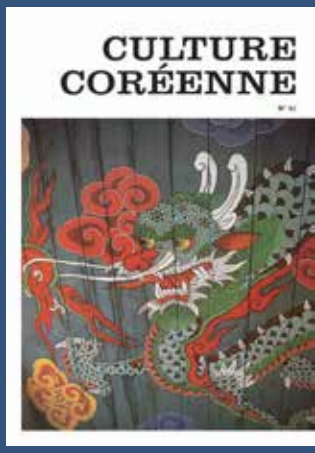
Le poumon vert des Séouliens

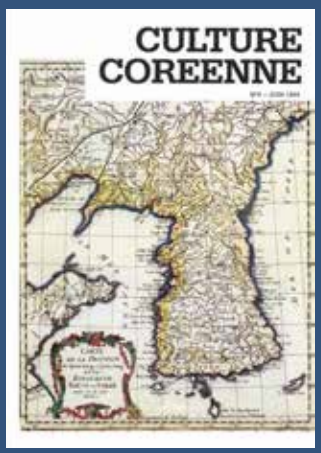
Les aventuriers des montagnes séouliennes à pied d'oeuvre. Photo : Jacques Batilliot

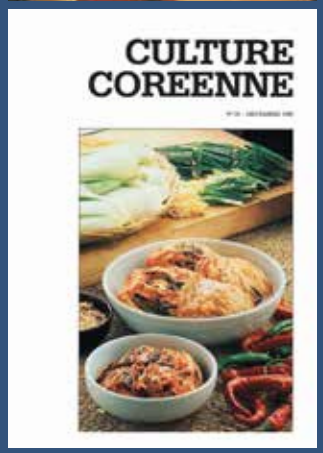
Ce Village mural perché à proximité des remparts illustre l'appropriation par les Séouliens de leurs montagnes devenues des lieux de vie, de loisirs, de détente, d'activités physiques et d'une – relative – oxygénation. Les reliefs forestiers constituent en effet une part importante des 160 km^2 d'espaces verts de la capitale et après quelques instants de marche, en sortant d'une bouche de métro par exemple, il est presque toujours possible de se retrouver sur des chemins de terre pentus serpentant au milieu des arbres. Pour comprendre le rôle essentiel que jouent les *san* – quelle que soit leur taille – dans le quotidien des habitants, il suffit de voir la ruée de Coréens de tous âges, généralement en groupes, équipés comme pour la conquête du mont Blanc, se lançant sur des sentiers de randonnée plus ou moins ardus afin de fuir la pollution urbaine et de retrouver la nature. Les sacs à dos gonflés ne contiennent ni tentes ni piolets, mais le sacro-saint pique-nique que l'on dégustera si possible les pieds dans l'eau des petits torrents. La semaine rend à ces reliefs une partie de leur calme. Ils sont alors largement fréquentés par des personnes âgées qui entretiennent leur forme grâce à la marche et aux nombreuses aires de *fitness* aménagées par la municipalité au détour des sentiers. C'est aussi pour elles l'occasion de retrouver les copains ou les copines pour de longues conversations à l'ombre d'un petit kiosque au toit en forme de pagode ou de faire une paisible sieste allongé(e) sur un banc. Les joies d'un farniente bucolique… à deux pas de la frénésie de Séoul.

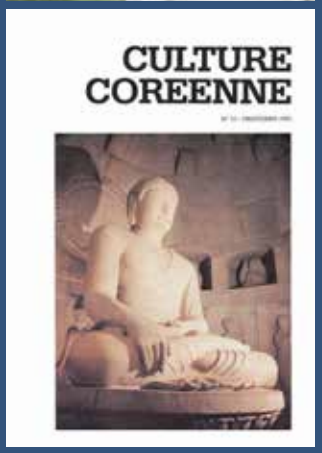


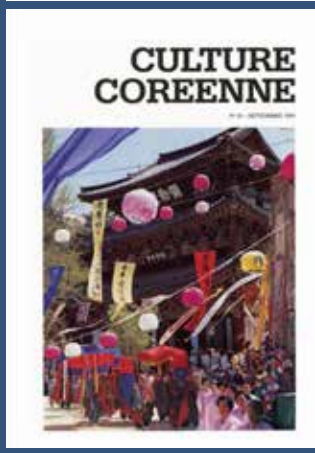












100e numéro de notre revue Culture Coréenne !

Par Georges ARSENIJEVIC
Rédacteur en chef

Dans les années 1980, la Corée était encore pour les Français, comme l'exprimait si joliment un ancien slogan touristique, « le secret le mieux gardé d'Orient ». En matière de cinéma par exemple, il faut se rappeler qu'il n'y avait à l'époque, en dehors de deux ou trois festivals spécialisés – situés en régions et à l'audience confidentielle – qui s'aventuraient à programmer sporadiquement quelques œuvres, pas un seul film coréen distribué en France et visible sur les écrans français. D'autre part, les éditeurs hexagonaux s'intéressaient peu à la Corée et faire éditer un auteur coréen relevait en ce temps-là de la gageure. Par ailleurs, il n'y avait que très peu d'étudiants en langue coréenne et les arts traditionnels du spectacle coréens étaient, malgré quelques programmations ponctuelles initiées par des personnalités du monde culturel convaincues de leur valeur (telles par exemple Chérif Khaznadar, d'abord à Rennes, puis à Paris à la Maison des Cultures du Monde), quasiment inconnus en France.

Les Jeux olympiques de Séoul (1988) et la Coupe du monde de football (2002) n'avaient pas encore eu lieu, la K-pop et la vague culturelle hallyu n'étaient même pas dans les langes et la Corée, sous le régime autoritaire du président-général Chun Doo-hwan, inspirait très peu les journalistes français qui ne se bousculaient pas vraiment pour parler des événements culturels organisés par notre Centre…

Bref, la culture coréenne, pas du tout médiatisée et très méconnue, n'était dans les années 1980 « défendue » en France que par quelques professeurs et coréanologues pionniers auxquels on doit beaucoup : Li Ogg, Daniel Bouchez, Marc Orange, Alexandre Guillemoz… et quelques autres. Mais à l'époque, la Corée n'intéressant pas grand monde, ceux-ci ne bénéficiaient pas d'un courant médiatique porteur et ne s'adressaient qu'à un public restreint.

C'est dans ce contexte difficile et très déficitaire en éléments d'information concernant la Corée et sa culture qu'est née notre revue Culture Coréenne.

Dès le N°1, qui sortira en septembre 1981, cette nouvelle revue affichait ses ambitions et se montrait d'emblée éclectique, cherchant à explorer les facettes les plus diverses de la culture coréenne qu'elle soit traditionnelle ou contemporaine. Cet éclectisme, la qualité de nos contributeurs, le soin apporté aux textes publiés, ainsi qu'une approche se voulant pas trop didactique mais cherchant en même temps à éviter la vulgarisation excessive, constituaient – et constituent toujours – la marque de fabrique de notre revue.

Arrivés aujourd'hui au 100e numéro, nous sommes très fiers de pouvoir dire que la plupart des chercheurs, universitaires, coréanologues, et autres spécialistes français (et même parfois étrangers) des arts coréens ont un jour ou l'autre écrit un article dans nos colonnes. Colonnes que nous ouvrons aussi régulièrement aux éminentes personnalités du monde culturel français : directeurs de festivals, chroniqueurs littéraires, critiques musicaux et critiques de danse, journalistes et spécialistes du cinéma asiatique, éditeurs, commissaires d'expositions, conservateurs de musée, etc.

Ce grand nombre de contributeurs (tous différents) et de textes publiés nous a permis de constituer, en près d'une quarantaine d'années, un fonds de quelque 1 000 articles divers et variés abordant une multitude de sujets.

Ce fonds comprend d'une part des articles de fond, qu'on peut qualifier d' « intemporels », présentant par exemple l'histoire de la Corée, sa langue et sa littérature, ses trésors culturels, ses religions, ses traditions et croyances, ses musiques et ses danses, ses arts et sa gastronomie légendaire… Bref, des sujets qui constituent en quelque sorte les fondamentaux de la culture coréenne. Mais il englobe aussi, côtoyant ces articles, des papiers plus liés à l'actualité : participations de cinéastes coréens aux festivals français, grandes expositions se déroulant en France, concerts de K-pop, succès de romans coréens publiés dans l'Hexagone, venues d'écrivains lors de salons littéraires, de dessinateurs invités dans les manifestations consacrées à la bande dessinée, etc.

On trouve aussi dans ce fonds, en particulier parmi les articles publiés dans notre rubrique « La Corée et les Coréens », des textes nous permettant de mieux connaître (notamment à travers les récits de voyageurs) leurs us et coutumes traditionnels et également d'appréhender les différences entre nos deux codes culturels.

Enfin, notre revue fourmille aussi de portraits d'artistes coréens renommés. En effet, beaucoup et parmi les plus grands d'entre eux, qu'ils soient acteurs, réalisateurs, musiciens, danseurs, plasticiens, écrivains ou dessinateurs…ont fait l'objet d'une interview dans Culture Coréenne : Ahn Sook-sun, Chung Myung-whun, Ahn Eun-Me, Youn Sun Nah, Song Kang-ho, Kim Young-ha, Kim Jung-gi… et beaucoup d'autres…

Bref, nous nous employons dans cette revue à présenter à nos amis français de multiples facettes de la Corée et de sa culture, d'encourager le dialogue interculturel et de favoriser une meilleure compréhension mutuelle entre Français et Coréens, notamment à travers des « regards croisés » toujours intéressants.

Tout cela fait de notre publication un outil assez unique et important pour notre Centre, dans la mesure où les multiples thèmes qui ont été abordés au cours de ces quarante dernières années constituent aujourd'hui, pour le public français, une base d'informations précieuse sur la culture coréenne. Une base qui nous permet actuellement de pouvoir, neuf fois sur dix, indiquer à un Français s'intéressant à tel ou tel aspect de la culture coréenne un article susceptible d'éclairer sa lanterne.

Il convient de rappeler que tous les anciens numéros de notre revue sont consultables sur revue.coree-culture.org et la prochaine étape, que nous allons entreprendre à partir de l'année prochaine sous la houlette de notre nouveau directeur M. JOHN Hae Oung, est la numérisation de tous les articles publiés à ce jour afin de les rendre encore plus accessibles à nos lecteurs.

C'est l'objectif que nous nous sommes fixé pour les deux ou trois années qui viennent. En parallèle, nous nous efforcerons d'enrichir encore davantage notre fonds documentaire pour pouvoir répondre à l'intérêt croissant de nos amis français sur la culture coréenne et à leurs nombreuses demandes.

Nous comptons bien sûr pour cela sur nos contributeurs qui mettent au service de notre revue leurs connaissances et leur talent. A l'occasion de la publication de ce N°100, nous tenons d'ailleurs à leur rendre un hommage appuyé et à leur exprimer toute notre gratitude.

Enfin, nous tenons à vous remercier aussi chaleureusement, vous lecteurs, de l'intérêt que vous portez à notre revue. A vous remercier de votre fidélité et à vous assurer que nous restons toujours à l'écoute de vos éventuelles propositions concernant de nouveaux sujets qui pourraient vous intéresser et, d'une façon plus générale, de toute suggestion permettant d'améliorer notre publication.

Avec notre nouveau Centre culturel du 20 rue La Boétie (cinq fois plus spacieux que nos anciens locaux du 16e arrondissement), destiné à devenir à Paris le haut lieu de la culture coréenne et des échanges franco-coréens, la revue Culture Coréenne sera un instrument précieux pour vous faire mieux connaître et – nous l'espérons – aimer la Corée et sa culture.

Petite enquête auprès de nos lecteurs à l'occasion de la parution de ce numéro 100...

À l'occasion de la parution de ce N° 100, nous avons réalisé une petite enquête auprès de nos lecteurs auxquels nous avons posé la question suivante : *Que vous apporte la lecture de la revue* Culture Coréenne *? Celle-ci vous a-t-elle permis de mieux connaître la Corée et sa culture et donné envie de pousser plus loin la découverte ?*

Voici quelques-unes des réponses qui nous sont parvenues et qui constituent pour notre Comité éditorial un immense encouragement !

Cher Comité éditorial, c'est toujours avec plaisir que je lis Culture Coréenne *: articles sur l'actualité ou articles plus intemporels, c'est toujours très informatif, et écrit dans un style clair, qui rend lumineux des aspects de la civilisation coréenne qui, autrement, auraient pu rester obscurs... 100 numéros, c'est déjà un beau parcours. Tous mes voeux pour la suite à cette intéressante revue !*

Dominique Petitfaux
Professeur d'anglais à la retraite – 94320 Thiais

Bien que j'aie passé six ans au total en Corée, en deux séjours, la revue Culture Coréenne *m'apporte régulièrement une connaissance plus approfondie de l'identité et de l'ancienneté de ce pays si fécond et si original. Le fait d'être l'étranger m'empêchait parfois de voir pleinement ce que j'avais sous les yeux.* Culture Coréenne *est une revue de qualité qui aborde tous les sujets – arts traditionnels, sites remarquables, vie sociale, mentalités – et apporte au public francophone des clefs utiles à la compréhension d'un "dragon" impressionnant de vitalité.*

Jean Hourcade
Ancien directeur du Centre culturel français à Séoul
78620 L'Etang-la-Ville

J'attends toujours avec impatience le revue Culture Coréenne. *Outre une présentation agréable avec un graphisme et des photos de qualité, la revue a le mérite de couvrir tous les aspects de la vie coréenne, art de vivre, spectacles, littérature, bref tout ce qui fait le charme de la Corée et de la culture coréenne.*

Bien cordialement.

Jean-Marie Hurtiger
75016 Paris

C'est par hasard que j'ai découvert Culture Coréenne *à la fin des années 1980. Depuis, elle ne m'a pas lâchée et j'en conserve presque tous les numéros... Cette revue est un bouillon de culture sans cesse renouvelé. Sa lecture permet de mieux cerner les spécificités du peuple coréen et la différence entre nos deux cultures, l'une cartésienne et l'autre de tradition confucéenne avec sa force et ses belles valeurs : esprit collectif, sens de la solidarité, respect dû aux aînés, amour du pays natal... Sous le charme de cette lecture, j'aimais déjà ce pays inconnu. Grâce à la revue, j'ai poussé plus loin la découverte, exploré bien des facettes de la culture coréenne et suivi, entre autres, des cours de* hangeul*, de calligraphie, de peinture traditionnelle, de cuisine... J'ai assisté au Centre culturel aux conférences, aux séances de cinéma... Tout cela a déclenché en moi l'envie de visiter la Corée, chose que j'ai finalement pu faire...*

Liliane Borodine
Professeur de peinture traditionnelle asiatique
75016 Paris

C'est toujours avec un grand intérêt que nous attendons la parution du dernier numéro de la revue Culture Coréenne*... Cette intéressante publication nous permet, d'une part, de nous tenir au courant des diverses manifestations — expositions, concerts, dernières parutions avec de passionnantes interviews d'écrivains... — et, d'autre part, de mieux percevoir l'épanouissement de l'esprit coréen dans l'espace français. La revue, dont nous apprécions particulièrement la présentation soignée et colorée, constitue un précieux outil de sensibilisation à la création artistique pour notre travail éditorial que nous avons à cœur de poursuivre en ce domaine.*

Marie-Jeanne Auzas
Co-directrice des Editions Imago – 75006 Paris

La lecture de la revue Culture Coréenne *m'a toujours paru très intéressante. Les sujets abordés sont variés qu'il s'agisse de l'actualité ou au contraire de questions relatives à la société traditionnelle. Elle fournit ainsi au lecteur qui découvre la Corée un ensemble d'éléments qui, si un jour il entreprend un voyage sur place, lui donneront une base sociologique et pourront lui faciliter son immersion dans un pays très différent du sien.*

Mais la Corée ne se réduit pas à une accumulation d'usages ; elle a à son actif toutes sortes de manifestations (expositions en tous genres, cinéma, festivals locaux mais aussi participations à des festivals étrangers, etc.) montrant ainsi tous les dynamismes dont elle fait preuve en la rendant très vivante et attractive. De tout cela, Culture Coréenne *s'en fait l'écho. Ajoutons également que la revue présente aussi de nombreuses traductions de romans coréens publiés en France... Même si la Corée a été au centre de ma vie professionnelle, j'éprouve toujours un grand plaisir à la lecture de cette revue et y trouve régulièrement quelque chose à en retenir.*

Marc Orange
Retraité / C.N.R.S., Collège de France – 92320 Châtillon

La revue Culture Coréenne *était et est la présence, le témoin et le visage de la culture coréenne en France auprès d'un public averti et qui s'intéresse à des choses lointaines, coréennes. Je lui souhaite bonne continuation et longue vie !*

Li Jin-Mieung
Professeur émérite à l'Université Jean Moulin - Lyon 3
92240 Malakoff

Depuis des années, la culture coréenne m'apporte une ouverture très intéressante sur un peuple que je ne connaissais pas du tout, avant de rencontrer la si talentueuse artiste Myoung-Nam Kim !!! Votre revue, ainsi que le côtoiement d'autres artistes tout aussi talentueux – Hyo-Sung Lee, Sun Mi Kim, Song-Wa Ko, entre autres... –, me permet de mieux connaître les conceptions, les coutumes d'un peuple très attachant ! La revue Culture Coréenne *incite bien sûr à approfondir cette connaissance. Comme d'ailleurs la passionnante exposition « Tekkal, couleurs de Corée » qui fut organisée afin de célébrer l'inauguration du nouveau Centre culturel coréen à Paris...*

Toutes mes amicales pensées à l'équipe du Centre ainsi qu'à tous ceux que je connais et rencontre depuis des années !

Muriel Poulaillon
Commissaire d'exposition pour la Ville de Saint Mandé
94160 Saint-Mandé

Nous lisons l'excellente revue Culture Coréenne *depuis bientôt 27 ans, depuis que nous avons fondé le Festival International des Cinémas d'Asie de Vesoul et que nous sommes en contact régulier avec le Centre Culturel Coréen. C'est de très loin la meilleure revue qu'édite un Centre culturel d'un pays asiatique, tant sur le plan de la qualité rédactionnelle des articles, que sur le plan de la mise en page et de l'illustration. La grande variété des sujets abordés, sous la plume de personnalités de renom, en fait une revue de référence qui donne une image positive de la Corée et permet de découvrir de nombreuses facettes de sa culture. Elle invite à une connaissance approfondie du pays du Martin calme, ainsi qu'au voyage car elle suscite l'envie d'avoir une approche vécue de la réalité coréenne.*

Martine et Jean-Marc Thérouanne
Directrice et délégué général, cofondateurs du FICA
70000 Vesoul

Je lis cette revue depuis la tenue en 2006 de la première saison coréenne « Corée au cœur » sur laquelle j'ai eu l'occasion de travailler, principalement dans le domaine du cinéma... J'ai ensuite participé à la seconde saison culturelle coréenne « Année France Corée 2015-2016 » en mettant en place avec les opérateurs coréens et français un certain nombre de manifestations dans ce domaine. Je continue d'ailleurs à découvrir la cinématographie coréenne...

Je lis donc avec intérêt Culture Coréenne *depuis de longues années. Mes rubriques favorites concernent le cinéma, le livre et la cuisine, même si mes lectures me poussent parfois vers d'autres disciplines. Cette revue m'a donné l'occasion de découvrir la culture coréenne et la Corée elle-même que je pense visiter dès qu'il m'en sera donné loisir.*

Très cordialement.

Pierre Triapkine
Directeur adjoint du département cinéma de l'Institut français – 75015 Paris

La revue Culture Coréenne *présente l'immense intérêt d'être à la fois un magazine grand public, traitant de sujets variés, et une revue spécialisée n'hésitant pas à proposer des contenus pointus dans le domaine artistique et culturel. Elle constitue donc un outil particulièrement adapté pour se familiariser avec un large éventail de sujets liés à la Corée et ouvrir son horizon au-delà de ses champs usuels d'intérêt.*

Cordialement.

Mael Bellec
Conservateur du département arts graphiques et archéologie chinoise au Musée Cernuschi – 75008 Paris

Entrevue avec Éric Lefebvre, directeur du musée Cernuschi

Propos recueillis par Thibaud JOSSET

Inauguré en 1898, le Musée Cernuschi est l'un des plus anciens et prestigieux musées de la Ville de Paris. Sa spécialisation dans les arts et l'archéologie d'Extrême-Orient, naturellement focalisée sur la Chine, l'Asie du Sud-Est et le Japon en raison de l'orientation des collections originelles de son fondateur Henri Cernuschi, s'est progressivement ouverte à un autre grand acteur de l'histoire des arts en Asie, la Corée. Cette ouverture du musée Cernuschi tendant ces dernières années à s'accélérer, Culture Coréenne *a souhaité apporter un éclairage sur cette évolution à la fois culturelle et patrimoniale. Éric Lefebvre, conservateur en chef du patrimoine et directeur du musée, analyse avec nous les dynamiques et les enjeux générés par l'entrée de la Corée à l'hôtel Cernuschi.*

Culture Coréenne : Monsieur le directeur, l'hôtel Cernuschi vient de rouvrir ses portes au public après d'importants travaux de rénovation. Aussi, avant d'entrer dans le vif du sujet concernant la place de la Corée au sein du musée, pourriez-vous nous expliquer en quoi ces travaux modifient l'expérience muséale du public ?

Éric Lefebvre : Tout d'abord, il s'agit d'un projet de plusieurs années, mon premier grand chantier en tant que directeur du musée Cernuschi. Ainsi, dès 2016, nous avons mis en œuvre tous les leviers possibles afin de récolter des soutiens variés, ce qui a abouti à un mélange de divers types de mécénat en provenance de particuliers, d'entreprises, de fondations et d'institutions, finissant même par procéder à une levée de fonds participative dédiée à la restauration d'un certain nombre d'œuvres. Les travaux qui ont eu lieu cette année sont donc l'aboutissement d'un long processus visant à donner au parcours muséal une ampleur nouvelle. Par exemple, il est désormais possible de tourner autour de notre Bouddha monumental et d'en prendre la mesure en trois dimensions, d'en admirer le drapé sous toutes les coutures, ce qui n'avait jamais été permis jusqu'alors par la configuration des lieux.

Cloche en bronze du royaume de Goryeo, fin XIII[e] - début XIV[e] siècle.
H. 31,5 cm x L. 22 cm x P. 22,1 cm / M.C. 982
Legs H. Cernuschi, 1896

C. C. : Dans ce cadre rénové, la présence de la Corée est désormais bien visible. Cela n'a pourtant pas toujours été le cas, en raison de la manière dont s'est historiquement constitué le fonds du musée…

E. L. : Effectivement, la Corée était initialement très peu présente dans les collections d'Henri Cernuschi. En fait, il ne s'y trouvait à l'origine qu'une seule pièce coréenne : une cloche en bronze de l'époque du royaume de Goryeo, toujours exposée dans nos vitrines. Au fil du temps, nos collections se sont enrichies de nombreuses œuvres coréennes, tant archéologiques que contemporaines. On peut noter que, dans une certaine mesure, le Vietnam a connu une trajectoire inverse : très présent dans le fonds archéologique originel, il a – relativement – moins évolué par la suite. Ce sont-là des dynamiques naturelles qui façonnent les fonds muséaux tout au long de leur histoire.

C. C. : En ce qui concerne la Corée, quel serait le principal jalon marquant son évolution au sein du musée ? Dans quelle perspective cela s'est-il inscrit ?

E. L. : Si l'on veut comprendre la place de la Corée à l'hôtel Cernuschi, il faut remonter à la période de l'après-guerre. Dès les années 1950, le musée a fait preuve d'audace dans sa politique, presque de manière avant-gardiste en comparaison des autres musées européens, en comprenant l'importance du caractère vivant des cultures extra-européennes et en ne se limitant pas à la mise en valeur de leur patrimoine archéologique. Le musée a très vite organisé des cours d'arts asiatiques, en particulier de calligraphie. Lee Ungno (1904-1989, *n.d.l.r.*) a ainsi assuré pendant longtemps un enseignement au sein du musée. Mais cette ouverture nouvelle n'a pas immédiatement pénétré les collections. Les premières acquisitions datent de la fin de la vie de Lee Ungno : au terme d'une importante masterclass, il a décidé d'offrir au musée l'intégralité des œuvres qu'il y avait produites. Après sa mort, son épouse, puis leur fils, ont continué à assurer des cours, avant de faire don en 2013 de 150 œuvres de Lee Ungno au musée. À l'époque, j'ai pu constater en tant que conservateur – nous n'avions alors pas de spécialiste attitré pour la Corée – que ce projet de don avait été longuement mûri par Mme Park et s'inscrivait dans une vision qu'avait son époux, qui en tant que créateur et parisien d'adoption était extrêmement attaché au quartier du parc Monceau. Ces œuvres sont d'abord restées en réserve avant d'être à nouveau mises en valeur. Il s'agit aujourd'hui de la plus importante collection d'œuvres de Lee Ungno en dehors du sol coréen.

C. C. : Ainsi, la place prise par la Corée au musée Cernuschi est à la fois une conséquence et une accentuation de sa volonté d'ouverture aux arts coréens contemporains. Dans cette optique, comment s'est déroulé son élargissement aux autres créateurs venus de Corée ?

E. L. : Ceci s'est en quelque sorte déroulé comme une enquête sur la culture coréenne menée à partir du noyau qu'était pour nous Lee Ungno. Au fil des recherches, des échanges et des rencontres, notre équipe s'est intéressée au fait que, dans la période de l'après-guerre, les artistes plasticiens coréens sont entrés de plain-pied dans l'abstraction. On peut aussi noter qu'avec leur particularisme esthétique, les peintres coréens venus étudier et travailler en France à cette époque ont largement adopté les techniques européennes comme la peinture à l'huile sur toile. Tout ceci fonde une spécificité coréenne très intéressante à explorer. Cependant, il ne faudrait pas résumer le fonds coréen du musée à sa seule dimension contemporaine : si celle-ci joue évidemment un rôle important, nous n'en acquérons pas moins de nombreuses pièces archéologiques notables, céramiques et autres pièces d'artisanat ancien qui permettent d'offrir au public une large vue de l'histoire des arts en Asie orientale.

Danse de lumière, 2018, pigments naturels sur papier de mûrier, 72 x 73 cm, Paris, musée Cernuschi.

© Paris Musées / Musée Cernuschi. Photo Jean-Louis Losi

Deux oiseaux, 1978, encre sur papier, 42,2 x 33 cm.
© Paris Musées / Musée Cernuschi. Photo Alexandra Llaurency
Adagp, Paris 2017

C. C. : À l'occasion des célébrations de l'année France-Corée 2015-2016, le musée a marqué les esprits en mettant à l'honneur, à travers l'exposition « Séoul-Paris-Séoul » (16 octobre 2015 – 7 février 2016, commissaire Maël Bellec, *n.d.l.r.*) les plus grands peintres coréens ayant vécu à Paris au cours du XX[e] siècle. Comment ce projet a-t-il vu le jour ?

E. L. : Là encore, ceci s'inscrit dans une plus large perspective. Dès 2009-2010, le musée a commencé à s'intéresser aux relations entretenues par les artistes d'Asie avec la France. Une première exposition mettant en avant les liens entre la Chine et la France avait été organisée, suivie d'une autre exposition faisant de même avec le Vietnam, bien que cette fois davantage guidée par les enjeux de l'histoire coloniale. Forte de cette expérience et de cette approche, c'est tout naturellement que l'exposition « Séoul-Paris-Séoul » a été montée par le biais d'un dialogue avec des artistes coréens de plusieurs générations. Parmi ces artistes, il faut insister sur le rôle particulier joué par Bang Hai Ja (née en 1937 et vivant en France depuis 1961, *n.d.l.r.*), qui est pour nous une relation privilégiée. Artiste désignée par la D.R.A.C. pour concevoir quatre vitraux en la cathédrale de Chartres, elle offre l'opportunité d'observer un travail en cours que nous avons présenté en 2019 dans l'exposition « Et la matière devint lumière ».

C. C. : Quels liens le musée Cernuschi entretient-il aujourd'hui avec les institutions culturelles coréennes ? Quelles en sont les forces ?

E. L. : Nous disposons désormais d'une salle spéciale consacrée à la peinture contemporaine, dont la réfection a été réalisée en partie avec un soutien financier en provenance du ministère de la culture coréen. Dès la réouverture du musée rénové en mars 2020, cette salle a d'ailleurs été mise à l'honneur avec une exposition de peinture coréenne. De manière générale, des liens privilégiés de confiance ont été tissés avec le ministère de la culture coréen et leurs représentants en France. À ce titre, il faut noter une réelle spécificité de la politique culturelle coréenne, qui permet à leurs institutions nationales de soutenir activement un rayonnement à l'international. Par exemple, le ministère de la culture coréen avait déjà financé la restauration d'œuvres de Lee Ungno par le passé.

C. C. : À la lumière de tout ceci, quelles sont les perspectives et les envies qui animent les équipes de conservation du musée ?

E. L. : Une exposition d'art coréen est programmée chaque année. On ne se donne pas de limite à ce que l'on peut élaborer pour faire vivre cette ouverture. Nous comptons surtout sur les jeunes artistes, par exemple dans le domaine de la vidéo, mais aussi sur les Trésors vivants coréens. À leur manière, tous sont porteurs d'une spécificité coréenne en matière de tradition et de création.

C. C. : Enfin, au sortir de la période de confinement, en quoi ces contraintes nouvelles influent-elles sur votre vision en tant que conservateur du patrimoine ?

E. L. : Cette période permet de prendre conscience de la chance que nous avons de pouvoir tisser des liens avec les pays lointains. La possibilité d'entretenir des échanges avec ces derniers n'est pas nécessairement acquise et nous avons donc le devoir d'en faire profiter le plus grand nombre. De là un renforcement de l'envie de notre équipe de poursuivre notre ouverture aux artistes contemporains venus de Corée et d'ailleurs.

LIVRES

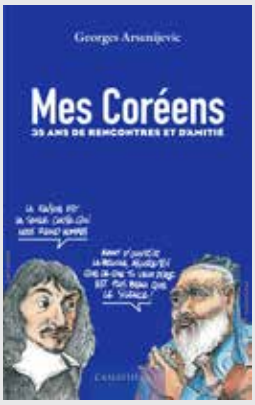
LA LANGUE ET LE COUTEAU
de KWON Jeong-hyun

Le couteau, c'est le sabre, celui de Yamada Otozô, commandant de l'armée d'occupation japonaise en Mandchourie en 1945, face à l'armée russe tapie comme un ours dans la neige. La langue, c'est le goût de la cuisine porté à son paroxysme comme une œuvre d'art par Chen, cuisinier génial et révolutionnaire chinois dont le champ de bataille est un simple billot de bois. Entre l'officier gourmet et le cuisinier rebelle, une lutte à mort s'engage dont la clé est l'art de préparer les plats. Car il y a d'autres manières de faire la guerre qu'avec des fusils et des sabres.

Ruses, périls et gourmandise sont au menu de ce roman palpitant dont l'héroïne est la cuisine.

Traduit du coréen par Lim Yeong-hee et Lucie Modde

Éditions Picquier



MES CORÉENS
de Georges ARSENIJEVIC

Généreux, attentionnés, solidaires, mais hypersensibles et facilement inflammables... Les Coréens placent l'intérêt du groupe au-dessus des caprices de l'ego... Mais voilà, ils sont susceptibles et s'en tiennent au premier coup d'œil pour jauger la personne. Si vous manquez le coche, il vous faudra du temps pour obtenir une seconde chance. Compliqué... Le Coréen est pour le Français une énigme ambulante. Georges Arsenijevic, conseiller depuis 35 ans au Centre culturel coréen, est l'auteur d'un « guide » permettant de cerner un peu plus les citoyens du Pays du Matin calme, de mieux appréhender les mille subtilités qui font nos différences et d'éviter les bévues. Il fait coup double et dresse en même temps un portrait raisonné des Français. De manière plaisante, au gré des anecdotes, il offre en fait au lecteur deux guides des mentalités.

Éditions L'Asiathèque

LE CORÉEN EN 5 MINUTES PAR JOUR
de HAN Yumi

Les bases du coréen à portée de main !

Vous aimeriez bien apprendre le coréen ou renforcer vos connaissances, mais vous êtes débordé ?

Ce petit livre est l'ouvrage qu'il vous faut ! Vous trouverez toujours dans votre journée un petit moment pour l'ouvrir et profiter des leçons et exercices (et leurs corrigés) calibrés pour apprendre jour après jour, de façon efficace, et progresser.

Han Yumi (Ph.D) est traductrice et enseignante au Centre culturel coréen à Paris et à l'Université Paris-Sorbonne. Elle codirige également le festival K-Vox et la collection « Scènes Coréennes » des éditions Imago.

Éditions First

LE JARDIN
De Hye-young PYUN

Oghi, paralysé après un accident de voiture ayant causé la mort de sa femme, se retrouve enfermé chez lui sous la tutelle d'une belle-mère étrange. Cette dernière le néglige peu à peu, le laissant affronter seul sa rééducation. Et elle s'obstine à creuser un immense trou dans le jardin entretenu autrefois par sa fille, afin, dit-elle, de terminer ce qu'elle avait commencé...

Hye-young Pyun a fait ses débuts en 2000 en remportant le concours de nouvelles du Seoul Shinmun. Son oeuvre, caractérisée par une imagination insolente, a été récompensée par les prix littéraires coréens les plus prestigieux et traduite dans de nombreux pays.

Traduit du coréen par Lim Yeong-hee et Lucie Modde

Éditions Payot & Rivages

BONNE NUIT MAMAN
de SEO Mi-ae

Le Silence des agneaux Made in Korea... Seon-gyeong, criminologue, est sollicitée par un serial-killer qui attend son jugement en prison. Cet homme qui a assassiné une douzaine de femmes veut lui parler, à elle et à personne d'autre. Intelligent, manipulateur, ses motivations restent floues mais tous s'accordent à dire que Seon-gyeong devra faire preuve de la plus grande prudence face à ce criminel hors normes...

Seo Mi-ae est une nouvelliste et auteure de romans policiers dont le premier roman « Les 30 meilleures façons d'assassiner votre époux » a connu un immense succès. Son second roman, « Le jardin des poupées », a reçu le prix du Polar coréen en 2009. Depuis, elle a publié d'autres livres dont plusieurs ont été adaptés au cinéma ou à la télévision.

Traduit du coréen par Kwon Ji-hyun et Rémi Delmas

Éditions Matin Calme

LES MENSONGES DU SEWOL
de KIM Takhwan

Le naufrage du Sewol, le 16 avril 2014, fait 304 victimes, pour la plupart des adolescents en excursion scolaire. Énorme scandale qui met en lumière des carences multiples, notamment dans l'organisation des secours. Ce drame et ses suites contribueront à la destitution de la présidente Park Geun-hye. Le récit prend la forme d'une déposition du narrateur - plongeur professionnel - destinée à disculper un de ses collègues, accusé d'homicide involontaire. Il évoque l'infernale recherche des cadavres à travers l'obscur labyrinthe de l'épave, les graves traumatismes des plongeurs et dénonce l'incurie avec laquelle ont été menées les opérations, ainsi que les injustes accusations à l'égard de ceux qui se sont dévoués corps et âme pour rendre aux familles les dépouilles de leurs disparus...

Kim Takhwan est l'auteur de romans historiques à succès. Ecrivain engagé, il puise ses thèmes dans l'histoire coréenne pour dénoncer les injustices...

Éditions L'Asiathèque

Bien sûr, cette sélection ne peut être exhaustive.
Pour toute information complémentaire sur les publications coréennes en France, merci de contacter notre bibliothèque au 01 47 20 84 96.

N°100

PRINTEMPS / ÉTÉ 2020

CULTURE CORÉENNE

Ce numéro a été réalisé avec le précieux soutien du Ministère des Affaires étrangères de la République de Corée.

한국문화원

Centre Culturel Coréen

Impression :
Imprimerie Baron et Fils, Clichy